L'ÉNIGME DE LA VILLA DARIEUX

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 60 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

L'énigme de la villa Darieux

ROMAN POLICIER INEDIT

par René DUCHESNE

CU262

PP 1918 P

4,50 €

I

LES PETITS PROFITS DU PÈRE POTRAC

L'homme sortit du métro à la station « Cité » et s'immobilisa sur le trottoir, ralluma avec des soins infinis un mégot tiré de sa poche déchirée.

Ensuite, lentement, il releva le col de son veston, enfonça sa casquette sur sa tête, inspecta les alentours.

De quoi, de qui pouvait donc se méfier cet individu à l'aspect peu rassurant? En tout cas, sa tenue et son physique de vieux « cheval de retour » effraya un instant une jolie femme qui le frôla involontairement et jugea subitement indispensable de tenir plus énergiquement son petit sac à main.

L'homme, cependant, n'avait même pas daigné regarder la passante. Son mégot terminé, il traversa la place, se faufila adroitement entre les voitures, puis, tête basse, pénétra dans les vastes locaux de la Préfecture de police.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

Il n'hésitait plus, à présent, et, sans demander le moindre renseignement, gagna le bâtiment où, dans un bureau en désordre, quelques agents de la Sûreté tuaient le temps en d'interminables parties de cartes.

— Qu'est-ce que c'est? hurla un gros homme en entendant la porte s'ouvrir. On rentre ici comme dans un moulin, alors?

— C'est pour moi, vieux, riposta un collègue qui écrivait à une table près de la fenêtre. Approche, Potrac... Alors, vieille fripouille, quoi de nouveau?

Le visiteur tressaillit, puis, mécontent, vint dire au policier qui, toujours assis, ne daignait même pas poser son stylo.

— C'est pas la peine de crier mon nom tout haut, m'sieur Bernard. Je risque gros, moi, à venir ici. Je mérite bien qu'on respecte mon incognito.

— Bigre, rien que ça! Monsieur Potrac voyage incognito comme les souverains et les stars... Allons, dis ce qui t'amène, bandit, et ne t'en fais pas. Ici, il n'y a que des collègues... et puisque tu prétends n'avoir plus de raisons de craindre la police...

Bertrand se mit à rire et lança aux autres un coup d'œil significatif.

Jadis, en ses vingt ans, Potrac avait été un de ces jeunes apaches bons à rien et capables de tout et ses condamnations avaient été nombreuses. Cambriolages, rixes, agressions, il avait pratiqué avec ardeur ces différents sports et, vers la quarantaine, las de cette existence qui lui donnait tout juste de quoi ne pas mourir de faim, il avait osé le grand coup, avec deux complices.

Le propriétaire de banlieue assommé dans sa villa, puis dévalisé, avait, heureusement pour Potrac, la vie dure! De plus, n'ayant pas immédiatement perdu tout sang-froid, il avait pu, une fois convalescent, préciser les responsabilités des trois malfaiteurs. Potrac n'était pas celui qui l'avait frappé et s'en tira, à cause de son passé assez chargé, avec cinq ans de prison, alors que ses amis se voyaient condamnés aux travaux forcés.

— J'en suis quitte pour la peur, avait-il dit en remerciant son avocat, qui était seul cause de la man-

suétude des juges, ça me servira de leçon pour plus tard.

En effet, sa condamnation une fois purgée, Potrac s'était tenu tranquille et, interdit de séjour pour cinq ans encore, vivota à Rouen comme il put, c'est-à-dire misérablement.

Enfin, il revint à Paris... la seule ville où il se sentit heureux.

Il fut l'un de ces innombrables marchands de fleurs fanées, de ces ouvreurs de portières, de ces crieurs de journaux qu'on tolère et que parfois on plaint. Couchant sur un banc ou dans un asile de nuit, errant dans les bars mal fréquentés où un ancien « pote » lui offrait parfois un verre de vin, Potrac voyait tout, entendait tout, devinait plus encore.

Un agent de la Sûreté eut besoin de renseignements et Potrac, que les scrupules n'avaient jamais embarrassés, livra ce soir-là l'ami qui lui avait offert la moitié de sa chambre et de son souper.

Il avait continué, satisfait du prix dont on payait ses trahisons, argent avec lequel il s'offrait des journées de beuverie, sans que personne soupçonnât jamais d'où venait l'argent.

Potrac, finaud, laissait toujours entendre, dans son milieu, qu'il faisait encore parfois de bons petits coups.

Il eut été heureux, n'aimant plus que boire et flâner, s'il n'avait eu la crainte constante d'être découvert. Il savait que ce serait alors sa condamnation à mort et, chaque fois qu'il allait à la Police judiciaire, il redoublait de prudence.

— C'est pas la police que j'crains, murmura-t-il à Bertrand, que ses frayeurs amusaient toujours, c'est les copains.

— Ah, passe la main! On le connaît, le récit de tes risques... Et comme je suppose que tu ne t'aventures pas ici, endroit compromettant pour toi, uniquement pour me tenir au courant de ton éternelle frousse, dégoise ce que tu as à dire, ça vaudra mieux. Intéressant?

— J'comprends, fit l'homme, baissant encore la voix. S'agit d'un type qui, depuis quelques jours, vient

tous les soirs au bar de la Gaîté avec deux copains. Un jeune, pas trente ans, et beau gars! Et mieux fringué que vous autres, allez... Eh bien, ce soir, il va avec les deux autres, à Nogent dévaliser la villa Darieux... Paraît que ce Darieux est plein aux as et garde tout chez lui, dans un coffre. L'affaire est pour ce soir, vers les neuf heures.

— Ouais? Tiens, tiens... Et tu ne connais pas ce beau gosse, ni ses complices? C'est vrai, ça?

— Que j'claque ici à l'instant si j'mens.

Et, solennel, Potrac cracha par terre en signe de sincérité.

— Bon, merci, vieille fripouille, on sera là-bas à l'heure dite. Content? Eh, Contet, laisse tes cartes, vieux, et viens ici.

Contet, un colosse blond, placide, au visage inexpressif de brute au repos, rejoignit Bertrand. Ils travaillaient souvent ensemble. Bertrand, petit, sec, nerveux, flairait la piste et c'était Contet qui jouait le rôle de chien d'arrêt. A eux deux, ils comptaient de nombreux succès.

Bertrand, rapidement, résumait l'affaire à son collègue. Potrac, impatient de partir, l'interrompit :

— Et mon pognon, m'sieur Bernard?

— Demain... Si l'affaire existe vraiment. Tu m'as déjà eu, hein, alors je me méfie... Il y a un mois tu avais inventé un règlement de compte pour me soutirer cinquante balles et nous, on s'est dérangé pour la peau.

— Pas ma faute, les deux types s'étaient dégonflés. Dites, soyez chic, j'suis sans un... Je reviendrai demain, mais en attendant...

Grincheux, le policier lui donna cinq francs, lui tendit une cigarette et grogna :

— Disperse-toi, maintenant.

Potrac ne se le fit pas répéter.

Aussi prudemment qu'en venant, il gagna la station de métro, où il disparut.

— C'est sérieux, le tuyau, Bernard? s'enquit un collègue.

— Ça peut l'être. Cambriolage de villa. Il y a une bande qui a déjà mis à sac Le Raincy. Si c'est la

même qui opère ce soir, la prise est bonne et Potrac n'aura pas perdu sa journée.

— Tu y vas seul avec Contet? Ce n'est pas prudent.

— Oh, ils sont trois... et Contet en vaut cinq à lui tout seul. Et puis on ne peut tout de même pas déranger un autocar d'agents, ça donnerait l'éveil, car en cette saison, les bords de Marne à Nogent sont déserts. Il n'y a que des originaux comme Darieux pour habiter encore leur villa à la fin d'octobre. Je le connais, Darieux, un célibataire endurci, ancien colonial, cinquante ans, une collection d'objets d'art qui valent une fortune. Le coup à faire serait beau pour ces trois vauriens si nous n'avions pas été prévenus à temps.

II

LE POIGNARD ENSANGLANTÉ

Il n'était pas encore neuf heures du soir quand une auto de luxe, dans laquelle s'entassaient quatre hommes et trois femmes, vint stopper devant la villa Darieux.

La lueur des phares illuminait la route déserte, les villas closes depuis la fin des beaux jours. Elle éclaira aussi les trois femmes bruyantes qui, les premières, descendirent de voiture.

L'auto valait mieux que ses occupants, eût-on constaté du premieé coup d'œil. Les femmes, tête nue, la cigarette aux lèvres, étaient vêtues comme ces rôdeuses des boulevards extérieurs qui sévissaient vers l'an 1900 et qu'on ne voit plus guère que dans des scènes de music-hall. Leur petit tablier, leur corsage largement échancré sur la poitrine, leur coiffure ébouriffée, tout cela certes leur donnait une allure équivoque mais démodée.

Leurs compagnons, dont le complet sport sentait le bon faiseur, arboraient des foulards négligemment

noués et d'inquiétantes casquettes. Ils avaient pris dans l'auto deux sacs de voyage et guidèrent les trois femmes vers l'étroit trottoir replongé dans l'obscurité depuis que les phares étaient éteints.

— Comment entre-t-on? demanda une des femmes. Raoul, si on forçait la serrure?

— Trop de boulot, riposta le nommé Raoul. On va escalader le mur.

Ce furent des rires étouffés et des protestations féminines. Mais un grand jeune homme mince, au visage régulier, aux yeux sombres et qui paraissait le chef, décréta qu'en effet le mieux était d'escalader le mur et tout le monde accepta.

Les trois femmes furent hissées, poussées, tirées, ce qui ne se fit pas sans cris, mais ces étranges visiteurs nocturnes ne paraissaient nullement soucieux de mystère et de silence. Il est vrai que la solitude environnante était rassurante et qu'il n'y avait vraiment pas besoin de se gêner.

Quand la bande fut dans le jardin précédant la maison, une femme murmura :

— Quelle froussarde, cette Colette! Dire qu'au dernier moment elle a refusé de nous suivre. Moi, je ne regrette pas d'être venue. Et toi, Solange?

— Moi non plus, mais dites donc, mes amis, il n'y a pas une seule lumière... Darieux ne doit pourtant pas être déjà couché.

— On s'en assurera, riposta Raoul suivant le chef de la bande qui montait les six marches du perron. Dis, Pierre, tu veux le trousseau de clefs? Il est préférable de ne pas sonner.

— La porte n'est pas fermée à clef, constata Pierre. Suivez-moi, mais en silence, maintenant, hein? Henri, allume la lampe de poche...

Tous sept entrèrent en file indienne. Maurice, un gros garçon quasi muet, portait les deux sacs. Le couloir fut envahi, parcouru sans un mot. Une des femmes ouvrit la porte de gauche, alluma l'électricité.

— C'est la salle commune, annonça-t-elle tout bas. Je me souviens parfaitement de la disposition des pièces. La chambre de Darieux est au premier étage,

c'est la seconde porte à droite, dans le couloir... Maurice, posez donc vos sacs, mon pauvre ami. Ce que vous êtes assommant, vous! Ah, comme initiative, je vous retiens.

— Oh, moi, ces sortes d'expéditions me laissent froid.

Les trois femmes avaient ouvert un buffet et prenaient des verres, des assiettes. Pierre murmura :

— Henri, passe-moi la lampe, je monte. Tu viens aussi, Raoul?

— Je n'ose pas! Parole, maintenant, je regrette presque... Pauvre Darieux!

— Ah, non, non, protesta une jolie rousse, vous n'allez pas avoir des scrupules, j'imagine?... Du reste, Darieux est brave homme. Il va d'abord se mettre en colère et puis il se résignera, allez.

Laissant ses compagnons dans la salle, Pierre, lampe en main, monta un étage, trouva la seconde porte entre-bâillée, la poussa, entra dans la pièce plongée dans l'obscurité. Sa lampe fouilla la chambre, éclaira d'abord le lit intact...

En bas, celui qu'on appelait Raoul et qui, décidément, n'arrivait pas à faire taire ses scrupules, regardait les autres mettre gaiement le couvert... puis, tout à coup, tendant l'oreille, balbutia :

— On a ouvert la grille du jardin... On marche dans l'allée... Pourvu que ce ne soient pas des voisins! Dame, mes amis, notre petite partie de plaisir peut avoir effrayé ces braves gens... Ce serait moins drôle, convenez-en, s'il surgissaient devant nous, revolver en main.

Maurice l'endormi bâilla et répondit qu'il avait prévu les pires ennuis dans cette expédition nocturne.

— On va trop fort, ajouta-t-il résigné. Enfin, vous l'avez voulu!

Attentifs maintenant, ses compagnons constataient qu'en effet des gens montaient l'escalier du perron, ouvraient doucement la porte de la villa, marchaient dans le couloir.

— C'est idiot, balbutia une des femmes, mais voilà que j'ai peur, maintenant.

Il y eut un silence angoissé. On entendait, de la

salle, le souffle court d'un des arrivants...

Et soudain, un cri venu du premier étage, un cri affreux rompit ce silence!

D'un bond, browning dressé, deux hommes bondirent dans la salle. Le plus petit hurla, menaçant :

— Mains en l'air. Je descends le premier qui bouge. Ah, ah, on préparait un casse-croûte... et on avait emmené des dames? Pas un mot, vous êtes pincés... Contet, passe les menotes à ces intéressants personnages... Vite, donc! Darieux a crié, il doit y avoir du vilain là-haut.

Contet exécuta l'ordre donné pendant que les jeunes gens protestaient et que les femmes, rassurées, elles, souriaient.

— Vous êtes de la police? s'enquit Raoul... J'aime mieux ça. Vous vous trompez, messieurs, nous ne sommes pas des malfaiteurs et nous pouvons vous montrer nos papiers.

— Ouais? Qu'est-ce que vous fichez ici, alors, et dans ces costumes de gars du milieu?

— Simple plaisanterie, reprit Henri. Je suis Henri Rivoire, moi, vous savez? Les autos Rivoire et Fils?... On a imaginé une surprise-party et des allures d'apaches pour effrayer ce bon Darieux, un ami de mon père.

Mais Contet, inexorable, avait mis les menottes aux trois jeunes gens. Bernard se précipita au premier étage.

Le spectacle qu'il vit n'était pas fait pour lui faire qu'il ajoutât foi à cette histoire de travestissement et de surprise-party, car Darieux gisait à terre dans une mare de sang et devant le cadavre se tenait un grand jeune homme brun que l'émotion avait blêmi. Sa main tremblante tenait un poignard taché de sang.

— Nom de nom, grogna Bertrand s'agenouillant devant le corps, mais sans quitter Pierre du regard.

L'examen fut bref... Darieux était bien mort, mais son corps encore tiède prouvait que le crime venait d'avoir été commis.

— Ton compte est bon, grogna-t-il au jeune homme en se relevant. Contet! Eh, Contet, hurla-t-il impa-

tient, viens donc... ou plutôt non, inutile, je te rejoins.

Puis à Pierre qui murmurait, atterré :

— Tué, tué avec ce poignard...

— Et par toi, bandit! Allons, descends... et tu sais, inutile de chercher à filer, sinon une balle dans le dos! Ton compte est bon.

— Mais ce n'est pas moi qui ai tué Darieux, protesta enfin, dans l'escalier, le jeune homme qui, éloigné du cadavre, reprenait un peu de sang-froid.

— Qui alors? Un de tes trois complices?

— Je n'ai pas de complices, je suis un ami de ce pauvre homme et nous venions avec des camarades...

— Ah, non, coupa sèchement Bernard, on me l'a déjà faite, la plaisanterie de la surprise-party, faudra trouver autre chose pour le juge d'instruction.

— Puisque je vous dis...

— Ça va!

Et d'un coup de pied dans les reins, Bernard poussa Pierre dans la salle.

— Une sale affaire, vieux, fit le policier à son collègue en fouillant les poches de Pierre, médusé de voir ses amis avec les menottes aux mains. Darieux a été assassiné, le cri que nous avons entendu c'est lui qui l'a poussé. Enfin, cette fois, la presse ne pourra pas nous maudire, on tient le coupable et sa clique à l'instant même où le crime est découvert.

— Le cri c'est moi qui l'ai poussé, fit Pierre. Darieux était mort.

— Cette aventure est absurde, s'écria Henri Rivoire dont la nervosité grandissante s'exaspérait. Nous ne sommes pas ce que vous croyez, je vous le répète, et je vous promets un bel abattage de la part de votre chef. Mais enfin, sapristi, au lieu de vous obstiner, courez après le ou les coupables puisqu'il y a crime.

Bernard, goguenard, avait décroché le téléphone, réclamait le commissariat, avertissait la Préfecture. Contet, lui, paraissait moins sûr de lui, tant les protestations d'Henri Rivoire se faisaient véhémentes, impératives.

— Tu es certain, Bernard... balbutia-t-il...

— Allo... oui, villa Darieux... On les tient... Ils sont sept dont trois femmes... Quoi? Au Dépôt, naturellement.

Il raccrocha et daigna enfin répondre à son collègue.

— Si je suis certain? Idiot! Toi, on t'aura toujours avec du culot. Regarde donc l'assassin. Sa tête est un aveu si le fait de l'avoir surpris, arme en main, devant sa victime, n'était pas une preuve suffisante.

Rivoire et ses amis, irrités, regardèrent Pierre et durent s'avouer en eux-mêmes qu'en effet son attitude était bien celle d'un coupable. Pourtant ils répondaient de lui et seule l'émotion de la découverte macabre qu'il venait de faire pouvait expliquer le trouble visible qui lui donnait cette allure de coupable.

— Messieurs, fit l'une des femmes en poudrant insolemment son visage, je ne vous prédis pas précisément de l'avancement pour votre prouesse de ce soir. Voyons, si vous avez un peu de ce flair indispensable, dit-on à tout bon détective, comment ne voyez-vous pas que nous ne sommes pas des rôdeuses de barrière ni nos amis des apaches?

Et elle se mit à rire. Ses compagnes l'imitèrent. La jolie rousse ajouta que l'aventure ne manquait pas de piquant et que sans la mort de ce pauvre Darieux, elle aurait eu de bonnes raisons de déclarer cette soirée des plus divertissantes.

Bernard tiqua.

La tranquillité narquoise des trois femmes, la fureur de leurs compagnons... et aussi les deux sacs de voyage que Contet avait ouverts croyant y trouver l'attirail ordinaire des cambrioleurs et qui contenaient des victuailles, tout cela fit murmurer au policier que « Ça ne collait pas exactement ».

C'était là son expression habituelle. Ça collait ou ça ne collait pas. Pour l'individu trouvé par lui, poignard en main, près d'un cadavre poignardé et encore tiède, « ça collait ». Quant aux autres...

— Vous vous expliquerez au Dépôt, fit-il mécon-

tent. A qui est la bagnole arrêtée devant la porte?

— A moi, claironna Henri Rivoire. Marque Rivoire et Fils! Si, du reste, vous voulez voir mes papiers... Seulement, il faudrait m'enlever ces gentils petits bracelets. Ah, je m'en souviendrai de la surprise-party de Pierre, moi.

— Qui est Pierre?

— Celui-ci, détective à la noix, bougonna Maurice Saulepic. Ah, on peut dire qu'il s'y entend à organiser des parties de plaisir.

Cette fois Bernard retrouva son sourire goguenard. Allons, il n'avait pas tellement pataugé, parbleu... Ça collait un peu.

— Ainsi c'est l'individu surpris là-haut qui a eu l'idée de cette surprise-party? Eh bien, m'sieurs et dames, railla-t-il, si vous êtes innocents, ce qui reste à prouver, lui du moins paraît vous avoir pris comme paravent.

Une des deux femmes brunes protesta.

— On n'est pas plus idiot! Mais notre ami est Pierre de Perdrier, un ami de mon frère, une relation à nous. Il est victime d'une macabre coïncidence, voilà tout.

Contet n'en menait pas large.

Brave, esclave de la consigne, obstiné et doué d'une mémoire remarquable, il était totalement dépourvu d'esprit d'initiative, le savait et se montrait toujours hésitant dans ses appréciations. Pour lui, on faisait fausse route.

— Dis, Bernard, on pourrait fouiller le type...

— Il s'expliquera là-bas. Je n'attends que l'arrivée du commissaire pour filer avec la bande. Je lui ai fait téléphoner par la Préfecture.

— Cette aventure est grotesque, fit Rivoire. Pierre, montrez donc vos papiers à ces deux entêtés.

Pierre garda le silence. Il était de plus en plus accablé, résigné. Habituellement, on l'admirait pour son allure vive de beau garçon élégant, sûr de soi, de son charme incontestable, de son esprit. La surprise-party tournant en drame paraissait l'accabler exagérément, constata la rousse Suzanne Lalande qui lui répéta :

— Du cran, voyons! On demandait de l'imprévu, on est servi.

Contet, invité par Rivoire à regarder ses papiers, examinait le portefeuille du jeune homme et les montra à son collègue.

— Tout est en règle, mon vieux. Il est bien, Henri Rivoire demeurant avenue de la Grande-Armée, au 14... Au 14 où est l'immeuble des autos Rivoire.

— Tant mieux pour lui... et pour les autres s'ils disent vrai.

— Et tant pis pour nous, gémit Contet.

— Mais on tient l'assassin, que diable! Et il ne crâne pas, lui. Hein, fripouille, tu ne le sors pas. toi, ton portefeuille? Si tu veux t'amuser, Contet, regarde ses papelards, à celui-là... Pierre de Perdrier? Un noble? Mazette...

— Oh, assez, murmura enfin Pierre... Tenez, voilà ma seule carte d'identité. Je n'ai aucun autre papier d'état civil sur moi.

Et il tendit aux policiers une note d'hôtel.

— On n'a pas de carte d'identité, on habite à l'hôtel et on ne doit pas avoir de moyens d'existence, hein? railla Bernard.

— Mais défendez-vous, cria Suzanne Lalande. Cet homme est odieux, à la fin.

— Odieux, oui, mais je ne peux pas me défendre, du moins en ce qui concerne mon nom et ma situation pécuniaire. Mes pauvres amis, je vous ai un peu menti... par vanité. De Perdrier est un nom d'emprunt, je me nomme seulement Pierre Marcel. Quant à ma fortune? Hélas...

Il ricana amèrement et ajouta, mais tout bas :

— Je suis perdu!

Ses six compagnons de plaisir se regardèrent, surpris, déroutés. L'aveu de Pierre leur paraissait gros de conséquences et instinctivement ils firent bloc contre lui.

— Dites donc, constata Maurice Saulepic, un des flics a peut-être raison, Pierre s'est servi de nous pour venir ici sans risques et, après tout, il a très bien pu... Car enfin, au fond, moi je ne le connais que de-

puis cet été cet homme qui dit s'appeler de Perdrier...

Bernard, attentif, se frotta les mains et Contet, rassuré, poussa un soupir de soulagement. On tenait l'assassin. Le reste de la bande pourrait protester, le traitement qu'on leur infligeait se justifiait par la présence en leur compagnie de ce louche individu qu'ils reniaient déjà.

Pierre Marcel devina les secrètes pensées de ses compagnons de plaisir. Il haussa les épaules, leur jeta un regard méprisant et s'absorba dans ses pensées, laissant les policiers et ses anciens amis bavarder tout bas à l'écart.

Lorsque le commissaire de Nogent, le médecin et quatre agents envahirent la villa, précédant de peu les photographes de la P. J., Henri Rivoire, débarrassé de ses menottes qu'on passa à Pierre Marcel, put prendre le volant de sa voiture pour conduire au Dépôt ses six compagnons et les deux policiers.

— Pas trop serrés? s'enquit-il en appuyant sur le démarreur. Bah, ça vaut encore mieux que le panier à salade traditionnel. La prochaine fois, je prendrai un autocar, mes amis, car décidément, l'existence est pleine d'imprévu.

III

UN MYSTÉRIEUX PASSÉ

Au Dépôt, chacun put justifier d'une identité régulière et rassurante qui, après constatation, ouvrit aux six compagnons de Pierre Marcel les portes de la liberté.

— Pas fâchée de coucher chez moi, avoua la brune Lulu Bell dont les dessins humoristiques étaient déjà cotés.

— Amusante, dites donc, l'aventure? se réjouit Su-

zanne Lalande, une jeune divorcée à laquelle une belle fortune permettait toutes les excentricités. Mais Colette a bien fait de ne pas venir, elle se serait évanouie d'horreur en voyant son flirt accusé de meurtre. Rivoire, vous nous reconduisez, hein?

— Parbleu!

On remonta en auto et Henri Rivoire fit le tour de Paris pour déposer chacun chez soi ses cinq amis. En route, on parla de ce Pierre Marcel qui, décidément, était inquiétant. Saulepic rappela qu'en somme personne parmi eux ne connaissait vraiment l'inculpé.

— Exact, riposta Germaine Haseneur toujours laconique et lointaine, très fière d'être la fille unique du fameux Haseneur, architecte célèbre autant que fortuné.

Leur déclaration à tous, faite en toute sincérité et avec un évident désir de ne pas trop « charger » leur ancien ami, avait appris ceci au commissaire chargé de l'interrogatoire d'identité :

Pierre Marcel, jeune mondain, sympathique d'aspect, avait passé l'été à Trouville. Là, la bande joyeuse avait fait sa connaissance au Casino dont il était un des plus brillants habitués. Il était descendu au Palace Smart, un des premiers hôtels de la ville et ce nom à particule dont il s'affublait avait séduit les jeunes bourgeois un peu snobs, facilement attirés par ce miroir aux alouettes : un titre de noblesse.

Pierre était un sportif et n'avait pas tardé à faire partie de l'équipe jouant au tennis chaque matin, faisant de sensationnelles randonnées en auto chaque après-midi.

Le jeune homme se disait orphelin depuis son enfance, en possession d'un respectable héritage et Mme Laurillot, la mère de la douce Colette, avait vu d'un œil bienveillant un flirt s'ébaucher entre le comte de Perdrier et sa fille.

L'été fini, qui se fût étonné qu'un jeune homme sans famille habitât encore dans un hôtel, à Paris?

Maintenant les compagnons de Pierre Marcel se reprochaient leur peu de méfiance, leur manque de clairvoyance et les jeunes femmes, surtout Suzanne

Lalande, songeaient au chagrin de Colette lorsqu'elle saurait...

Car demain la presse publierait l'interrogatoire du meurtrier de la villa Darieux, interrogatoire qui s'était terminé par l'inculpation de Pierre Marcel.

Celui-ci, d'ailleurs, s'était à peine défendu. Il s'était reconnu sans ressources, assurait ne rien savoir de sa famille et être un enfant naturel. Qui l'avait élevé? Là-dessus il avait gardé le silence, obstinément.

— Ah, ah, avait murmuré le commissaire, vous allez jouer la comédie du jeune homme aux nobles sentiments qui veut sauver l'honneur d'une mère? Mauvais système de défense, nous arrivons toujours à découvrir la vérité. Parlons maintenant de votre victime. Où, quand avez-vous connu M. Darieux?

— Chez Mme Laurillot, la mère d'une de mes partenaires de tennis. Il avait habité la Chine et m'invita à venir voir son petit musée. J'ai eu la regrettable idée de me rendre ce soir à son invitation.

— M. Darieux, qui avait cinquante ans passés, ne faisait pas partie de votre bande joyeuse et lui imposer la désagréable surprise d'une invasion ne vous serait pas venue à l'idée si vous n'aviez pas eu votre plan... le tuer pour le voler puis appeler vos amis en leur révélant que vous veniez de découvrir le malheureux assassiné. L'alibi eût été excellent sans l'arrivée des deux agents de la Sûreté... arrivée imprévue qui vous empêcha de dévaliser votre victime et de continuer votre comédie. Allons, mon garçon, la partie est perdue, vous feriez mieux d'avouer.

Pierre Marcel n'eut pas de ces grands élans de révolte qu'on prête aux innocents. Pourtant il refusa de reconnaître les faits, mais le fit d'un air las, résigné.

Il voyait bien que tout l'accusait, tout même son passé, passé obscur, mystérieux sur lequel on pouvait faire toutes les suppositions. Car enfin le jeune homme menait une existence luxueuse. Où se procurait-il l'argent nécessaire?

— Je vis au jour le jour, je joue aux courses, dans les cercles et je gagne souvent.

Il dut citer ces cercles où l'on s'informerait de ce

qui le concernait. Il refusa de donner les adresses de ses séjours avant celui de Trouville.

On se résigna donc à clore l'interrogatoire et Pierre Marcel, accusé d'assassinat, fut mis en cellule.

— Alors? vint s'informer Bernard. Bonne prise, je crois, monsieur le commissaire.

— Oui, ce gaillard-là doit avoir un passé chargé. Occupez-vous donc de rechercher ses antécédents. Compliments, Bernard... A vous aussi, Contet.

— Oh, moi, balbutia le colosse... Ce qui me chiffonne... c'est que ce type-là est tout seul à être coupable. Potrac, l'indicateur, avait parlé de trois types. Où sont les deux autres?

— Ça, mon vieux, on le saura en allant au bar de la Gaieté. En tout cas, cette fois le tuyau était bon. Tout concorde... Potrac a parlé d'un homme élégant, beau gosse, inconnu jusqu'ici dans le quartier. Parbleu, il fréquente la haute! Potrac avait même donné l'heure exacte du cambriolage, et si nous étions arrivés cinq minutes avant, nous sauvions la vie à ce pauvre Darieux.

— Je ne dis pas, mais Potrac avait dit qu'ils seraient trois.

Contet s'obstinait, ce qui n'était pas dans ses habitudes. On lui expliqua que le vieil indicateur, obligé de se montrer prudent, n'avait probablement pas tout entendu de la conversation des trois sinistres individus.

— On convoquera ce Potrac, naturellement. Il identifiera le coupable et tout sera dit. Allons, mes amis, bonne nuit. Il est l'heure d'aller se coucher. A demain les affaires sérieuses. Dites donc, Bernard, la villa est gardée, hein? Pas de blague... L'enquête officielle ne commencera vraiment que demain, et d'ici là...

— D'ici là, tout restera en état. Le commissaire de Nogent fait le nécessaire. Bonsoir.

Et les deux policiers s'en furent prendre dans un petit restaurant des Halles un souper bien gagné.

— Alors, selon toi, demanda le craintif Contet à son collègue, ça colle exactement?

— Oui, vieux, et après la confrontation avec Po-

trac, ça collera merveilleusement. Dommage que le coupable n'ait pas eu le temps de voler le pognon. Ça aurait fait une preuve de plus. En tout cas, demain, sept heures, rendez-vous au bureau du chef, à la P.J., puis départ pour la maison du crime. C'est le juge Amiot qui aura l'affaire et il pourra dire que c'est du tout cuit. L'enquête sera close en moins de deux.

Là, Bernard se trompait lourdement comme il le constata le lendemain lorsque, le Parquet s'étant rendu sur les lieux, on releva des empreintes de pas dans toutes les pièces du premier étage, et qu'on eut constaté l'effraction d'un secrétaire.

Dans la pièce appelée pompeusement musée par le défunt, il était visible que des objets manquaient. L'ancien colonial se passait de domestique et les tablettes du musée étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière. Or, sur une étagère on distingua la trace nette de deux statuettes manquantes. Dans la vitrine, un objet long, également absent, avait laissé comme preuve de son existence la marque d'un rectangle clair sur la plaque de verre où s'entassaient des bibelots d'ivoire.

Ce fut en vain qu'on chercha de l'argent. Le criminel avait vidé le portefeuille de sa victime, les tiroirs et probablement aussi un vieux porte-monnaie placé dans un tiroir de bureau.

— Dites donc, Bernard, fit M. Amiot qui, entouré de reporters, n'était pas fâché de faire montre de quelque initiative, vous avez remarqué les empreintes de pas? Elles sont de différentes pointures, n'est-ce pas? Alors votre unique coupable...? Cette nuit, vous vous êtes montré trop confiant, mon bon. Je me réserve de cuisiner les camarades de ce Pierre Marcel si mystérieux.

Bernard baissa la tête.

Il les voyait bien, parbleu, ces empreintes, les seules qu'on eût relevées, car les malfaiteurs n'avaient laissé aucune empreinte digitale, ils avaient opéré avec des gants.

Et puis, ces statuettes disparues, cet objet long, sans doute un écrin... qu'étaient-ils devenus? On avait fouillé la veille l'unique inculpé, lequel ne possédait

que trois cents francs et un peu de monnaie. Où diable avait-il pu cacher le reste?

— Je relève quatre empreintes différentes, confia Contet à son collègue... Quatre! Les pointures des trois types signalés par Potrac et une autre... A qui? Pourtant hier soir, les compagnons de l'inculpé étaient bien ce qu'ils prétendaient, tout a été vérifié avant de les relâcher. On ne peut pas soupçonner le fils des autos Rivoire, ni Saulepic dont la bijouterie est connue, estimée, ni Raoul Hitier, un étudiant en médecine d'une excellente famille. Alors? Les femmes? Des femmes du monde, des piquées, oui, mais pas des bonnes amies d'apaches. Et puis quand tu es monté, l'assassin venait de tuer Darieux, donc il n'avait pas encore eu le temps de voler. Ça ne colle pas trop bien, tu sais.

— Je sais. Mais ça collera, va...

Et il confia à son ami ce qu'il avait déduit de ce commencement d'enquête.

Pierre Marcel? Une sorte d'Arsène Lupin, fréquentait les gens du monde, mais aussi ceux du « milieu ». Ayant imaginé la mise en scène pas maladroite de la surprise-party, il avait décidé d'y aller avec ses amis chics, mais il avait également chargé ses complices de se tenir dans les environs. Sans doute ceux-ci étaient entrés derrière la bande joyeuse et avaient cambriolé pendant que leur chef, se réservant la besogne la plus dangereuse, supprimait Darieux.

Le tort des policiers avait été de croire qu'ils tenaient les complices dans la salle commune, alors que les deux apaches s'enfuyaient avec le butin.

— On les pincera, va.

Le juge d'instruction, pendant ce temps, daignait enfin livrer aux journalistes la chambre du crime dont on venait de prendre à nouveau de nombreuses photographies.

— Je regrette, fit-il, aimablement, que le corps ne soit plus là, mais le coupable ayant été arrêté immédiatement après son forfait et ne pouvant nier, il était inutile de laisser toute la nuit le corps de la victime

sur le tapis. On a tracé, à la craie, l'emplacement exact, cela vous suffira, j'espère.

Les journalistes, affairés, bruyants, se congratulaient. L'affaire se révélait bien parisienne puisqu'on pouvait y mêler le nom de jeunes gens fort répandus dans la haute société.

— Et vous savez, Bernard, fit l'un d'eux, on ne vous oublieras pas. Bravo, cette fois! Vous êtes un de nos meilleurs limiers. Aucun détail supplémentaire à nous signaler, dites? Pierre Marcel, le mystérieux bandit, opéra seul?

Bernard ne jugea pas utile de démentir cette version officielle et répondit :

— Comme assassin, il opère seul. Pour le reste... on verra. Tout n'a pas été dit encore en ce qui concerne l'affaire de la villa Darieux.

Mains dans les poches, mâchonnant nerveusement une pastille de menthe, le « fin limier », indifférent à la gloire promise, appela Contet et lui glissa :

— Rien de plus pour nous ici, vieux. Allons boire un glass à Paname, au bar de la Gaieté.

IV

LE BAR DE LA GAIETÉ

Le café qui portait ce nom prometteur était situé tout en haut de la rue Lepic. Il avait honnête apparence et l'on eût pu croire qu'il s'apparentait aux autres établissements voisins fréquentés par des artistes plus riches d'espoir que d'écus et des petites femmes en quête de belles aventures.

Il n'en était rien.

Le père Jean, vieil homme à l'œil méfiant qui, depuis plus de dix ans, était propriétaire de ce modeste café, y avait attiré une clientèle très spéciale.

Chez lui, pas de ces trop élégants danseurs étran-

gers aux louches moyens d'existence, pas de ces exploiteurs de femmes, de ces trafiquants de stupéfiants à la riche clientèle. On ne voyait dans la salle fumeuse, étroite et sombre que des voyous vêtus en voyous, d'authentiques gars de la basse pègre se souciant peu de paraître autre chose que ce qu'ils étaient.

Ils étaient chez eux, bien en sûreté chez le père Jean qui savait comme pas un flairer le gars de « la Rousse », cacher un homme traqué, opposer aux enquêtes un sourire bonasse de commerçant ignorant tout de ses clients. Personne ne s'y laissait prendre, mais la police, pourtant habituée à plus de docilité payée de la part de patrons de café, savait qu'il était inutile d'essayer d'acheter le vieil homme.

Le père Jean était fidèle à la pègre non par loyauté envers ses amis et clients, mais parce qu'il savait à l'occasion faire payer fort cher les services rendus. Il avait caché deux mois de suite, dans sa propre chambre, l'assassin du chauffeur de Pantin et cela lui avait rapporté tout ce que le coupable avait raflé à sa victime! Celui-ci n'y avait gagné que le bagne à perpétuité, car il avait fini par se croire enfin délivré de la police et s'était hasardé un soir hors de son asile...

Le patron du bar de la Gaieté faisait certes bon visage à ces clients aux allures inquiétantes, au complet parfois en haillons, mais il avait été flatté, très flatté lorsque l'un d'eux, nommé le Grand Poissy, lui avait amené un jeune homme élégant, hautain et généreux.

— Un pote, vieux Jean... et pas fier malgré qu'y soye une manière de grand seigneur... Vise ses pompes : des vernis!

— D'où qu'y sort?

— Si on te le demande, avait riposté le nouveau venu, tu diras que je suis dans la diplomatie et que je n'aime pas les curieux ni les bavards. Pour les amis... et pour toi que le Grand Poissy me garantit comme sûr... je m'appelle « Monsieur ». Compris?

— Oui, monsieur.

Depuis, Monsieur avait amené au bar deux amis

moins élégants que lui, certes, mais qui pouvaient sans se faire remarquer fréquenter les boîtes de nuit et les endroits chics. Le trio, généreux avec l'habituelle clientèle du lieu, restait néanmoins à l'écart et le père Jean qui prétendait connaître tous les mauvais gars de la capitale avouait ne pas savoir qui étaient ceux-là.

— Pour moi, confia-t-il à Potrac qu'il honorait de son amitié, c'est, ces trois-là, des fils de famille qu'auront mal tourné. Je m'en balance, moi. Ils payent bien, ils boivent sec et ne vérifient pas leur compte. Des comme eux, y en a pas assez ici. M'est avis que quand ils feront un coup, ça vaudra l'dérangement.

Potrac, flairant pour lui un bénéfice possible, somnolait toujours à une table proche de la leur. Il put ainsi savoir leurs projets concernant la villa Darieux.

Le lendemain du drame, il fut dès sept heures du matin chez le père Jean qui lisait déjà le journal.

— Passe-le-moi une minute? demanda-t-il. Oh, oh, un crime... et le coupable déjà pincé. On se désale à la P.J. Tiens, il était tout seul à opérer, le gars, à ce que je vois?

Cette nouvelle le rendit craintif. Il avait « donné » trois hommes. Or, de trois retiré un, restait deux... deux qui pouvaient deviner la trahison et venger leur ami. Potrac se sentit pâlir.

Pour donner le change, il demanda des nouvelles de « Monsieur » et de ses amis. Malin, le père Jean murmura :

— J'ai idée qu'on ne le reverra pas de sitôt... Cette affaire de la villa, ce serait du boulot à lui que ça ne m'étonnerait pas. Lui et ses copains sont partis d'ici, hier soir, sur le coup de huit heures en me laissant Marthe... Marthe, tu sais, la belle brune... l'amie de Monsieur. Même qu'elle l'a attendu jusqu'à une heure du matin... et qu'elle a fini par partir en bougonnant. Si elle l'attend encore, plus de doute, Monsieur est « fait »! Motus, en tous cas, hein? Potrac. Du reste, on sait rien sur lui, c'est la vérité vraie... Oh, en voilà... deux qu'y sont... Faut la fermer, Potrac. Qué malheur, des « mouches » dans mon bistrot

le 27 octobre!... Ça vient donc pas que dans les grosses chaleurs.

Il s'affaira dans le rangement de bouteilles entamées pendant que deux policiers entraient.

Ils commandèrent deux cafés arrosés, puis lançant un coup d'œil à Potrac qu'ils connaissaient et qui resta indifférent, ils essayèrent de faire bavarder le père Jean.

— Des fois, tu n'aurais pas, parmi ta clientèle si recommandable, un beau garçon bien fringué? Non?

— Bien fringué? Non, j'vois pas qui vous voulez dire. Mon bar est pas un bistrot de luxe.

— Tu ne veux rien dire, alors, vieille fripouille, reprit l'autre sèchement. Bon, ça va, on se débrouillera sans toi, mais on pourrait bien un jour faire fermer ta boîte, tu sais.

Le patron ne se troubla pas de cette menace. Il l'avait si souvent entendue! Faire fermer son bar? Pourquoi ? Il connaissait ses droits et n'était pas obligé de renseigner la police!

Les deux agents allaient partir quand la porte s'ouvrit à nouveau. Une femme entra.

C'était une jolie créature vêtue d'un tailleur bien coupé, admirablement chaussée et coiffée de façon impeccable malgré l'heure matinale. Vue ailleurs, on eût pu la prendre pour une femme du meilleur monde. Mais dès qu'elle parla, toute illusion disparut :

— Salut, la compagnie. Un café, père Jean... arrosé marc. Tiens, Potrac? T'as le journal? Montre voir un peu... Paraît qu'y a eu du vilain, cette nuit. On a poissé un type.

Le patron, adroitement, fit signe à la femme de se méfier. Elle loucha sur les deux policiers et, soudain muette, avala son café d'une lampée.

— Ça va, c'matin, Marthe? fit Potrac.

— Pourquoi qu'ça n'irait pas ? riposta-t-elle furieuse qu'il l'eût appelée par son nom. Passe-moi les cartes, père Jean, j'vais me faire une réussite.

Un paquet de cartes crasseuses en main, elle s'attabla au fond de la pièce et s'absorba dans son jeu.

— Avec qui est cette belle fille? demanda tout bas un des agents.

— Avec personne. Elle cherche l'âme-sœur!

Et, content de sa plaisanterie, le père Jean glousa. Les agents, découragés, gagnèrent la porte.

— C'en est, alors? vint dire Marthe s'accoudant de nouveau au comptoir...

— C'en est, riposta le patron. Et alors, ma belle, ton « Monsieur », il est revenu?

Elle avoua son désarroi, son angoisse grandissante, près des deux hommes qu'elle croyait des amis sûrs. Non, Monsieur n'était pas revenu et elle avait peur, maintenant... à cause de ce crime... de ce signalement qu'on donnait de l'homme arrêté.

— J'serai tranquille que quand les canards donneront son portrait.

— Tu as le nom, il s'agit d'un nommé Pierre Marcel.

— Et alors? Si tu crois que mon ami me fait des confidences! Il se fait appeler Monsieur et je l'appelle chéri. J'en sais pas plus long...

— Mais ses deux copains?

— J'en sais pas plus long sur eux non plus qui habitent je sais pas où. Me voilà bien avancée. En tout cas, si c'est eux qu'ont descendu le Darieux en question, y en a qu'un de « fait » et les autres vont rappliquer soit ici, soit à mon hôtel.

— A moins qu'y se planquent, glissa Potrac. Dame, ils feront bien de se montrer prudents. La police se doutera bien qu'ils étaient trois. Moi, à leur place...

— Toi, t'inventerais la frousse, fit Marthe un peu rassérénée car deux jeunes gens venaient d'entrer, les amis de « Monsieur » justement.

Elle alla vers eux.

— Tout va bien, alors? fit-elle.

— Assez mal comme ça, merci, grogna le plus âgé qui n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Faut pas essayer de chercher « Monsieur », ma petite, ordre du chef. On t'apporte du fric, mais tiens-toi peinarde surtout. Nous, on reviendra pas ici...

L'autre dévisageait Potrac puis, allant à lui :

— Sors un moment, vieux. On a à te parler.

— Mais... moi, j'ai rien à vous dire...

— Sors, j'te dis. J'aime pas les dettes, moi, et j'ai

idée que les copains et moi on te doit quelque chose, on va régler ça en douce... oh, pas loin, et tu rouleras en taxi. Allez, ouste...

Potrac, livide, sentit contre lui la pointe d'un couteau. Il vit que l'homme n'hésiterait pas à le tuer, là, dans ce café, s'il refusait d'obéir et lança au père Jean un regard suppliant. Mais celui-ci, sortant de son comptoir, le poussa dans la rue.

— Va donc... J'aime pas les explications dans mon établissement. Si t'as pas été régulier, tant pis pour ta peau.

Marthe, retenant mal ses larmes, regardait dans sa main ouverte la liasse de billets de cent francs qu'on y avait mis.

Quand les deux amis de « Monsieur » encadrant Potrac eurent disparu, elle se jeta sur le père Jean et sanglota :

— C'est clair, il est poissé, pardine! Et s'il a descendu le type de la villa je le reverrai jamais. Mais si c'est Potrac qui l'a vendu et que ces deux-là le ratent, je le raterai pas, moi, je te le jure!

V

UNE CONFRONTATION ACCABLANTE

Après deux jours de cellule, Pierre Marcel, contrairement à tant d'autres inculpés que la solitude déprime, reprit quelque énergie et sembla vouloir faire face à l'accusation.

Il s'était reconnu sans ressources et incapable de se choisir un avocat. Le sort désigna Me Blanchard, grand garçon assez novice mais plein de bonne volonté. Plaider aux Assises, tenter de sauve, la tête d'un homme l'enthousiasma.

Après la première entrevue avec son client, il dut reconnaître qu'en la circonstance la bonne volonté ne suffirait pas. Pierre Marcel s'était refusé à toute

confidence concernant son passé et se contentait de répéter qu'il était innocent, que le cri entendu le soir du crime par les deux policiers avait été poussé par lui à la vue du spectacle inattendu s'offrant à sa vue.

Il avouait qu'il connaissait peu M. Darieux et que venir, en surprise-party, chez un homme beaucoup plus âgé que lui et connu par son caractère assez peu sociable pouvait passer pour un manque de tact. Soit! Mais entre manquer de tact et devenir criminel, il y avait un abîme.

— Darieux m'avait invité à visiter son petit musée, avait dit l'inculpé à son avocat. Il racontait volontiers ses voyages, se vantait de n'avoir jamais tremblé quel que fût le danger qui le menaçât et cela m'avait agacé. Aussi avec mes amis j'avais imaginé cette arrivée inattendue, dans une tenue qui, à première vue, pouvait l'effrayer. C'est dans ce même état d'esprit que je suis monté dans sa chambre. Farce de collégien qui veut faire trembler un « grand », rien de plus! Darieux m'aurait vite reconnu et aurait accepté de descendre partager notre repas froid. Pouvais-je prévoir qu'avant notre arrivée...

— Tout vous condamne, mon pauvre garçon, avait bougonné Me Blanchard, et ce récit plus que le reste. Vous avez vingt-huit ans, l'âge des blagues de ce genre est passé. Personne ne croira que par une coïncidence fantastique, un apache, un vrai, celui-là, a quelques minutes avant votre arrivée, tué Darieux! Selon le juge d'instruction vous auriez eu des complices, oh, pas parmi la bande joyeuse arrêtée avec vous, non... Des malfaiteurs qui, venus seuls, auraient après le crime dévalisé la villa et pris la fuite.

— Cette histoire est folle! Je ne vaux peut-être pas grand'chose, je le reconnais. Je m'affublais d'un nom qui m'ouvrait tous les salons, j'ai vécu du jeu et de combinaisons peu reluisantes, mais nullement malhonnêtes en tout cas, comme de payer mon séjour à l'hôtel, cet été, par des complaisances commerciales. Eh oui, je vantais la maison aux nouveaux baigneurs qui, parfois, changeaient d'hôtel, j'organisais des petites soirées où le champagne était obligatoire. Mon

tailleur m'habille à l'œil à condition que je lui fasse de la publicité parmi mes relations; mon chemisier, pour les mêmes raisons, me fait des prix. Bref, j'arrive à mener une vie de richard et je n'ai pas le sou. On en a conclu que j'avais des ressources inavouables, on m'accusera demain de tous les crimes et cambriolages restés impunis et pourtant, à notre époque, bien des jeunes gens mènent une existence semblable à la mienne sans pour cela mériter le bagne. Au fond, c'est mon genre de vie qui est surtout contre moi.

L'avocat reconnut que c'était assez exact. Aucune preuve sérieuse de culpabilité n'existait. Pierre Marcel avait seulement contre lui sa vie oisive et sans fortune, son passé inconnu. Sans cela, l'histoire de la surprise-party et de la découverte du crime par le jeune homme eussent paru vraisemblables.

— Vous savez, mon ami, qu'on peut tout dire à son défenseur? Je me servirai de vos confidences au mieux de vos intérêts et un aveu nous permettrait de préparer une défense qui vous vaudrait l'indulgence du jury si vous êtes coupable... Alors?

— Je suis innocent, maître. Je le dis simplement, avec calme et sans, hélas! la conviction que j'arriverai à vous en persuader. Restons donc dans le domaine des faits, non des sentiments et des intuitions. L'accusation ne peut fournir contre moi une preuve qui me condamne sans appel?

— Le juge d'instruction l'espère et nous réserve pour le prochain interrogatoire une confrontation accablante si vous êtes le meurtrier. Un individu, plus ou moins indicateur de police, avait entendu l'assassin parler à deux amis dans un bar peu recommandable du cambriolage de la villa Darieux. Il a donc vu l'homme et avait signalé le coup à la Préfecture de police, c'est ce qui explique la brusque arrivée de deux policiers à l'heure choisie par les malfaiteurs. L'indicateur...

— Ça va, interrompit le prévenu. Je suis sauvé. Mais oui, votre fameux indicateur n'aura tout de même pas l'aplomb de prétendre me reconnaître, j'imagine?

— Hum... Le juge est très monté contre vous! Même si Potrac ne vous reconnaît pas, l'enquête peut insinuer que l'indicateur a eu peur des représailles, car enfin deux hommes, vos complices selon le juge, sont encore en liberté et peuvent le menacer s'il parle. Maudite affaire! Si encore vous consentiez à raconter votre passé! Votre silence vous condamne.

Pierre Marcel ironisa.

— Je ne suis pas certain que parler me sauverait, maître! Maudite affaire, vous avez raison... Du moins, personne ne pleure sur mon sort et si je suis condamné, personne autre que moi ne sera atteint par ce déshonneur. C'est déjà quelque chose.

Sous son ironie, l'amertume perçait. Me Blanchard devina que son singulier client, sans famille, sans situation, sans état civil régulier était un aigri, un de ces orgueilleux qui ont atrocement souffert de ne pouvoir être quelqu'un. Les hommes de cette sorte deviennent parfois des héros, mais plus souvent des bandits! Vivant en marge des lois, de la société, ils peuvent tout oser, tout risquer n'ayant rien à perdre... et l'avocat, inquiet, n'était pas certain de l'innocence du jeune homme.

Deux jours après, tous deux se retrouvaient dans le cabinet du juge d'instruction, lequel, déjà triomphant, affectait vis-à-vis de l'accusé une bonhomie attristée.

— Avouez donc, lui recommanda-t-il à nouveau. Quel obstiné vous êtes! Le jury est toujours sensible aux aveux dans lesquels ils devinent des remords. Allons, allons... n'attendez pas qu'on vous force à reconnaître votre crime. Avouez...

— N'avouez jamais, a dit un juriste célèbre, riposta Pierre Marcel opposant à cette douceur voulue une attitude hautaine. Du reste, pourquoi avouerais-je un crime dont je suis innocent?

Le juge lança au greffier un regard navré qui semblait dire : « Rien à faire avec cet individu! » Tout haut, il ordonna qu'on fît entrer le témoin. Me Blanchard tressaillit. Son client, indifférent, fixa le plafond

« Cet inculpé est une crapule ou un résigné », pensa le greffier, qui se piquait de psychologie.

La porte s'ouvrit. Potrac entra.

Le vieil homme n'avait jamais été bien brillant, mais ce jour-là il était plus lamentable encore, plus craintif. Un tremblement nerveux le fit chanceler. Aimable, le juge lui conseilla de s'asseoir, puis lui demanda s'il reconnaissait l'accusé comme étant celui qui l'après-midi du crime s'était entretenu avec deux autres hommes du cambriolage de la villa Darieux.

— Je suis dans une situation terrible, balbutia Potrac... Je... J'ai dit tout ce que je savais ce jour-là...

— Il vous en est tenu compte, Potrac. Grâce à vous on a pu pincer le principal coupable, mais votre témoignage est nécessaire. Regardez cet individu. Vous le reconnaissez, n'est-ce pas?

Potrac garda les yeux baissés. Me Blanchard remarqua qu'il avait le poignet bandé et portait au front la trace d'un coup.

— Vous avez été blessé? fit-il.

— Moi? N...non, non... Je suis tombé, avant-hier soir, oh, c'est rien que ça... Ça aurait pu être pire... Sûr que ça aurait pu être pire. On aurait pu... je veux dire que j'aurais pu me tuer, je suis tombé brutalement... alors ce qui fait que je n'ai pas ma tête à moi. Faut m'excuser, m'sieur le juge, mais je suis pas en état de répondre.

Le juge s'impatienta. Tous les mêmes, ces indicateurs! Des lâches qui craignent continuellement la vengeance de ceux qu'ils ont livrés. Il fallait brusquer l'interrogatoire.

— Je ne vous demande rien de bien fatigant. Dites oui ou non et vous partirez ensuite. Allons, regardez cet homme et dites si vous le reconnaissez! Oui, hein? Parlez donc... Votre silence peut être retenu comme complicité. Vous avez dit avoir vu et entendu celui qui prépara le coup. Est-ce cet individu?

Potrac tremblait de plus en plus. Il se leva pourtant, tourna vers Pierre Marcel un regard angoissé et murmura :

— C'est lui!

Me Blanchard eut un geste de dépit. Ces deux mots condamnaient son client... qui, lui, haussa simplement les épaules et marmotta :

— Toi, tu me le payeras... si j'en sors un jour!

Potrac, gêné, signa fébrilement sa déposition et s'enfuit comme un coupable.

— J'espère que maintenant, mon garçon, vous allez entrer dans la voie des aveux.

— Non, monsieur le juge d'instruction. J'affirme que cet homme a fait une fausse déclaration, il n'a pas pu m'entendre parler de dévaliser la villa Darieux. Je ne suis jamais allé avec deux amis dans un bar fréquenté par cet individu. Cet homme a menti.

Il s'était un peu monté, mais devant le sourire sceptique du juge, il reprit son calme et ajouta plus bas :

— Tout est contre moi, je l'ai senti le soir du crime. J'ai lutté depuis toujours contre la fatalité qui s'attachait à moi, mais maintenant je sens bien que je suis perdu... alors, mon cher défenseur, ne soyez pas trop éloquent, le jour des assises, car je préfère la mort au bagne.

Le juge ne put s'empêcher d'admirer ce courage et le greffier murmura : « Il a du cran. »

Dans le couloir, où les gardes encadrèrent à nouveau le prisonnier, l'avocat, tristement, dit à Pierre Marcel :

— Ne crânez pas trop, mon pauvre ami, cela indispose les juges et ne désespérez pas, on s'en tirera.

— Merci, maître. Mais si vous saviez comme je suis las de lutter! Et puis si vous m'en tirez... quel sera mon avenir? Je ne compte plus un seul ami, maintenant, et le rêve que j'avais osé faire... ne me laissera que du regret.

— Qui sait? Une femme, hein? Alors, il vous est permis d'espérer. Dans le malheur, on garde souvent le cœur de la femme qui vous aime et qui vous aime davantage quand tout vous accable.

— Je l'aime, mais j'ignore si elle m'aime, elle, et je n'ai même plus le droit de l'espérer, car ce serait vouloir son malheur.

Sur un signe des gardes, il serra la main de

l'avocat et s'éloigna. Il avait perdu son attitude de bravade et sa démarche était celle d'un vaincu.

« Coupable? Innocent? En tout cas, très sympathique, pensa Me Blanchard le regardant disparaître. Non, non, cet homme-là n'a pas tué, c'est impossible. Et pourtant, Potrac l'a formellement reconnu. »

VI

THOMAS PUICK, DÉTECTIVE AMATEUR

Peu d'événements politiques ou autres, cette semaine-là, aussi l'énigme de la villa Darieux avait-elle les honneurs de la première page des journaux.

On se passionnait pour ce crime, on discutait la culpabilité de l'inculpé et les lecteurs se partageaient en deux camps. On était depuis quatre jours pour ou contre Pierre Marcel.

Suzanne Lalande, un des témoins, une des actrices même de l'aventure de Nogent puisqu'elle était alors parmi les amis de l'accusé, avait hésité avant de se décider à rendre visite à Colette Laurillot.

Celle-ci habitait avec sa mère le premier étage d'un bel immeuble du boulevard de Courcelles. Son père était mort quatre ans avant d'un accident d'auto et les deux femmes, après un deuil assez long, s'étaient de nouveau mêlées à la vie mondaine.

La jeune fille, une blonde adorable qui ne paraissait même pas ses vingt-deux ans, avait quelques mois avant le drame fait la connaissance de son triste héros. De suite, Pierre Marcel avait traité cette enfant timide, craintive et instinctivement méfiante avec infiniment d'égards et un respect sincère. Colette lui paraissait si supérieure aux amies qu'elle fréquentait!

D'abord surpris de la réserve de Mlle Laurillot, Pierre n'avait pas tardé à être séduit par sa grâce délicate... De là à adorer la jeune fille il n'y avait qu'un pas. Il le franchit, ce pas sans se demander s'il n'était

pas fou de s'abandonner à cet amour, puisque Colette n'était pas pour lui.

Mais le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas et malgré la réserve de la petite, il avait osé espérer...

La rousse Suzanne Lalande protégeait cet amour profond. Elle obligea souvent Colette à se joindre à eux pour des promenades, des soirées au Casino puis, quand tout le monde avait regagné Paris, Suzanne, devinant la tristesse jalousement dissimulée de l'amoureux, ne laissa plus Colette disposer de ses journées.

Pourtant lorsque Pierre Marcel, pour amuser ses amis dont il était devenu le meneur, avait imaginé de se travestir en apache pour aller un soir surprendre M. Darieux dans sa villa, Colette avait refusé de prendre part à ce qu'elle nommait une plaisanterie de mauvais goût. Pierre, qui n'avait proposé cela que dans l'espoir de passer la soirée près d'elle, dissimula sa peine sous un enjouement forcé et ne voulut pas renoncer à son projet.

Suzanne Lalande en avait été surprise, alors. Elle s'expliquait maintenant pourquoi, malgré l'absence de celle qu'il aimait et qui désapprouvait cette escapade, il avait tenu bon... Parbleu, le misérable avait chargé ses complices inconnus de le rejoindre là-bas et il n'allait pas manquer un « beau coup » pour le caprice d'une petite peureuse ridiculement effrayée à la pensée de jouer le rôle de compagne d'apache!

— Pauvre Colette, se dit Suzanne, elle qui a toujours peur de tout et se méfie de tout le monde, elle doit triompher. Sa méfiance est maintenant justifiée, ma foi, je vais la voir. Je protégeais son amoureux parce que je le croyais digne d'elle. Je reconnaîtrai mes torts, voilà tout!

Elle trouva son amie très triste, presque silencieuse. Colette avait les traits tirés, les yeux rougis et sa mère paraissait accablée.

— Oh, qu'avez-vous donc, toutes deux? Ennuis? Malaise?

Mme Laurillot avoua que l'arrestation de Pierre Marcel était la cause de leur désarroi... de la tristesse de

Colette car, chose inattendue, depuis que le jeune homme, arrêté, était accusé, Colette s'était mise à le défendre âprement, résolument. Il ne restait rien de sa timidité habituelle. Une sombre énergie durcissait le regard bleu.

— Pourtant, conclut la brave dame, cet homme est coupable, c'est certain. Il n'y a qu'à lire les journaux pour...

— La presse, coupa sèchement Colette, la presse ne songe qu'à publier des articles sensationnels, rien de plus! La police, elle, tenait à avoir un coupable. Mais Pierre est innocent, je le sais, je le sens. Ah, Suzanne, Suzanne... c'est en apprenant qu'on l'avait arrêté, mis en cellule que j'ai compris combien je l'aimais. Avant je me défendais contre cet amour et je croyais y avoir réussi, mais je l'aime et je veux le sauver.

Suzanne Lalande accumula preuves sur preuves contre l'absent. Tout accablait ce jeune homme qui menait une vie de mensonges, d'expédients et était capable de tout pour continuer cette existence coûteuse de snob uniquement occupé de son plaisir.

— Il n'a pas tué, ce n'est pas vrai, répéta obstinément Colette. Voyons, Suzanne, tu ne peux pas nier qu'il soit intelligent? Alors... Alors, décidé à tuer Darieux pour le dévaliser, il aurait volontairement amené à Nogent six témoins qui, il en était certain, ne pourraient en aucun cas se faire ses complices? Mais ce serait absurde!

— Il a vu là un alibi. Tant d'audace pouvait plaider en sa faveur, a-t-il pu croire, au cas où il serait soupçonné.

— Il y a autre chose, une preuve indiscutable de son innocence, une preuve morale, soit, mais certaine pour moi du moins. Il a insisté pour que je vous accompagne cet affreux soir... Or, il m'aime! S'il était allé chez Darieux pour commettre un crime il aurait tout fait, au contraire, pour que je ne l'accompagne pas.

Cette fois, l'argument frappa Suzanne.

— Possible, après tout, fit-elle. Alors tu l'aimes? Eh bien, ma pauvre chérie, tu te réserves bien des

peines, car sa condamnation ne fait aucun doute. inutile de te leurrer et s'il est renvoyé au bagne, s'il doit y rester toute la vie, as-tu songé à ce que tu deviendrais? Sois raisonnable, reprends-toi...

— Je l'aime! Oui, il portait un nom d'emprunt, oui, il vivait je ne sais comment, je ne sais de quoi... Oui, c'est un de ces jeunes gens inquiétants dont les familles s'écartent parce qu'ils ont des allures d'aventurier... Mais je sais pourtant qu'il n'a rien commis de mal et qu'il est incapable d'assassiner lâchement pour voler! Et je l'aime davantage de le deviner si malheureux, de le voir abandonné de tous! Et je le défendrai contre la terre entière s'il le faut.

— Voilà, gémit sa mère, ce que cet homme a fait de ma petite Colette! Une révoltée, une combative, une insensée! Le défendre? Mais ma pauvre petite, il n'y a qu'un moyen de le défendre, c'est de prouver son innocence et cela, hélas...

Suzanne ne prolongea pas sa visite. Colette, qui voulait lire les journaux du soir, sortit avec elle, car Mme Laurillot refusait d'envoyer une de ses bonnes acheter les dernières éditions. Elle redoutait les commérages des domestiques qui commentaient les événements et s'étonnaient de l'intérêt que prenait la jeune fille à ce drame que les reporters qualifiaient de crime crapuleux.

Suzanne quitta la jeune fille au seuil de l'immeuble. Colette attendit qu'elle se fût éloignée et allait se rendre au kiosque proche quand, de la loge de la concierge, une voix lui cria :

— Mademoiselle Laurillot, une lettre pour vous.

Elle entra. La concierge était absente, mais son fils la remplaçait et remit la missive à la locataire. Puis, résolument :

— Faites excuse, mademoiselle, mais j'voulais vous parler en tête à tête, rapport à l'affaire... Oui, le drame de la villa Darieux. J'connais un peu l'accusé vu qu'y venait ici de temps en temps avec vos amis, alors j'ai ma petite opinion, je suis le procès de près, mais vous pourriez me donner les renseignements qui me manquent parce que, faut vous dire, moi j'veux pas moisir tri-porteur. Mon ambi-

tion, c'est d'être détective et vous savez, j'sens que je serai un as.

Malgré ses inquiétudes, son chagrin, Colette ne put retenir un sourire.

Thomas Puick, le fils de la bonne Mme Puick, était un grand garçon de seize ans au regard candide, au visage couvert de taches de rousseur, aux cheveux blonds et plats. On le traitait de bénet, dans le quartier, tant sa physionomie semblait dénuée de toute personnalité, tant le jeune tri-porteur paraissait incapable d'intelligence et d'initiative.

— Détective, vous, Thomas? C'est un métier dangereux.

— Oui, mais passionnant. Tenez, l'affaire en question, eh bien, elle m'empêche de roupiller la nuit. Parole! Croyez-vous que les hommes de la P.J... ben oui, quoi, la Police judiciaire... croyez-vous qu'ils sont au-dessous de tout! Des détails importants leur échappent à croire qu'ils sont aveugles. Ils trouvent quatre empreintes de pas et savent pourtant qu'il n'y avait que trois malfaiteurs. Donc la quatrième empreinte, celle de Pierre Marcel, n'est pas celle d'un des trois coupables. C'est clair.

La jeune fille devint attentive, pressentant un allié.

— Vous croyez, alors, que M. de Perdrier... oh, je veux dire M. Marcel est innocent?

— Parbleu! Je l'connais. Un orgueilleux, sauf votre respect, un de ces types capables de se suicider pour éviter la misère ou de partir aux colonies risquer leur peau... mais pas un bandit, voyons. Oh, il est maladroit, il se rend antipathique comme à plaisir depuis qu'il est coffré... Eh bien, preuve de plus de son innocence! Un coupable la fait au sentiment... Seulement, dame, il y a son nom, enfin celui qui n'est pas le sien. C'est pas un vol, mais pour la police celui qui porte un faux nom ne peut être qu'un bandit, ils ont des idées à eux là dedans. Alors, je voulais vous demander si, des fois, vous sauriez des choses sur son passé, des choses qui pourraient servir. On les aurait dites à son avocat.

Colette s'était assise et examinait le visage de Tho-

mas. Non, ce visage n'exprimait pas la sottise comme on le croyait communément. Il y avait dans les petits yeux gris du jeune garçon une fixité qui était l'indice d'une volonté intelligente... Et, si seule pour défendre celui qu'elle aimait, la jeune fille tendit la main à Thomas.

— Alliés, Thomas? Moi aussi je suis certaine que la justice se trompe. Mais comment le prouver? Quels indices avez-vous découverts?

— Ils sont suffisants, allez. Alliés, nous deux? Ça c'est chouette, c'est la première fois qu'on me prend au sérieux. Alors, voilà...

Il résuma adroitement, clairement l'enquête. Selon lui, Pierre Marcel, s'il était le misérable qu'on prétendait, s'en serait tenu pour le crime de Nogent à la présence de ses deux mystérieux complices. Il n'eût pas commis l'imprudence d'amener lui-même des témoins. De plus, l'arme du crime était un poignard servant de coupe-papier à l'infortuné Darieux, preuve que le meurtre n'avait pas été prémédité. Donc le cambrioleur n'avait pas prévu la présence dans sa propre chambre du maître de la maison!

— Pierre Marcel, lui, et vos amis, mademoiselle, savaient qu'il était chez lui. Je me suis informé... Darieux avait dû s'absenter en effet. Il devait partir pour Marseille le matin du drame. Il avait remis son voyage au lendemain et l'avait téléphoné à l'hôtel où habitait Pierre Marcel. Je sais ce que j'dis, j'ai interrogé le chasseur du palace. Il a entendu Pierre Marcel répondre au téléphone : « Vous me demandez d'aller voir vos collections cet après-midi? Impossible, mais puisque vous ne partez que demain, je vous ferai une petite surprise! » Alors... Vous me suivez, mademoiselle! Alors l'inculpé savait donc que Darieux serait chez lui!

« A moins d'être complètement idiot, ce qui n'est pas l'cas, un malfaiteur aurait attendu le départ de Darieux pour le cambrioler. En tout cas, s'il avait voulu le surprendre pour lui barboter la galette qu'il avait sur lui, il serait venu avec une arme!

« Pour moi, le coupable, « les » puisqu'ils sont trois,

ont cru le rentier parti. Darieux, qui prenait le train à sept heures du matin, s'était couché de bonne heure, et il dormait déjà quand les bandits se sont amenés. Trouvant la villa dans l'obscurité ils ont pensé : « Le tuyau était bon, le proprio est absent », et ils sont entrés. Seulement le pauvre homme s'est réveillé et l'un des types, se voyant pris, a saisi le poignard sur la table pour tuer Darieux. Après, les trois complices ont pris la fuite. Le corps était encore tiède quand on a surpris Pierre Marcel près de lui, c'est entendu, mais en cinq minutes on a le temps de filer et le crime venait d'être commis, parbleu. Et puis il y a le cri... qui a bien été poussé par votre ami, mademoiselle, et non par Darieux. Darieux est mort sur le coup, l'autopsie l'a affirmé. J'connais pas grand'chose à la médecine, mais j'ai idée qu'un homme qui meurt sur le coup ne crie pas de toutes ses forces avant de tomber.

— Oh, je n'avais pas songé à cela, murmura Colette. Mais vous avez raison, Thomas...

— Parbleu, fit-il sans modestie aucune. Il faut de la force pour crier aussi haut et le cri a été entendu des policiers qui se trouvaient au rez-de-chaussée, preuve que c'était pas le dernier soupir d'un mourant! Ils auraient dû penser à ça, seulement ils sont butés à cause que l'inculpé veut pas parler de sa famille ni de son passé. Ah, si on pouvait le décider à tout dire!

Colette rougit un peu. Thomas était décidément un garçon remarquable, car ce trouble ne lui échappa pas, et il en comprit la raison.

— J'ai idée que vous, il vous écouterait. Allez le voir ou voyez son avocat. Le reste ira tout seul.

La jeune fille avait tant réfléchi à cette mystérieuse affaire, elle avait lu tant de journaux que tout ce qui concernait l'enquête lui était connu. Elle rappela à Thomas la déposition faite la veille par un indicateur dont on n'avait pas cru dévoiler le nom, déposition accablante pour l'accusé puisque ce témoin l'avait formellement reconnu.

— Minute, objecta Thomas. D'abord je me charge

de découvrir le type en question. Me Blanchard me dira son nom quand il saura que je travaille pour son client. Et puis... d'après les articles des journaux, ce témoin, un sale mouchard, entre nous, car enfin il est « du milieu », lui, et il vend ses copains, ce qui est assez dégoûtant... ce Judas, donc, on dit qu'il s'est présenté au juge dans un triste état, même qu'il voulait faire reculer son interrogatoire sous prétexte qu'il était tombé deux jours avant, qu'il avait mal au poignet et au front. Tombé? Hum... Je crois plutôt qu'il a été rossé par ceux qu'il avait dénoncés et qui lui auront dit : « On a pincé un innocent à notre place, il faut que tu dises que c'est lui que tu as entendu parler au café de la Gaieté. Comme ça, nous, on aura la paix. » Un mouchard, c'est lâche, celui-là a accepté pour sauver sa peau. C'est clair, allez.

— C'est merveilleux, mon petit Thomas. Malheureusement, si moi je vous crois, la justice, elle, voudra non des raisonnements, des déductions, mais des preuves. Où en avoir?

— Vous en faites pas. Thomas Puick prend l'affaire en main et ça va rouler. Le faux témoin passera un sale quart d'heure avec bibi, c'est moi qui vous le dis.

Emue, mais réconfortée, la jeune fille remercia Thomas tout fier d'être enfin apprécié à sa valeur.

— Et si vous avez besoin de quoi que ce soit, Thomas, pour réaliser votre rêve d'être un jour un policier, disposez de moi.

— C'est pas de refus, Mme Laurillot a des relations et un coup d'épaules est toujours utile pour se faire admettre à la P.J. où je compte faire mes débuts parce qu'après j'aurai mon bureau. Détective privé, voilà ce qu'il me faut. Une veine que je m'appelle Puick... on dirait un nom américain. Thomas Puick, ça sonne bien, y a pas à dire le contraire.

VII

L'HOMME TRAQUÉ

Aussi bien pour le juge chargé de l'enquête que pour l'avocat chargé de la défense, le personnage important c'était le père Potrac.

Celui-ci n'en éprouvait aucun orgueil. Lorsqu'il était sorti du Palais de Justice, il s'était hâté de monter dans un autobus qui passait et ne songea à s'informer de la direction du véhicule que lorsque le receveur vint lui demander le prix de sa place.

— Deux sections, fit-il à tout hasard.

Il descendit au bout de cent mètres et prit le métro, son moyen de transport favori à cause de la facilité qu'on a là de dépister les suiveurs.

Jamais Potrac n'avait pris le temps de regretter son existence de voyou vivant du vol et méprisant le travail honnête. Jamais encore il n'avait eu du remords de trahir ceux qui pourtant, quel que fût leur degré d'ignominie, ne le traitait pas moins en ami. Louvoyant entre le crime et la police, il profitait des deux, cyniquement.

Pourtant cette fois, un vague regret le tourmentait. Il revoyait en pensée le regard franc de celui qu'il avait accusé et il se sentait comme honteux.

— Allons, allons, bougonna-t-il quand il eut regagné la mansarde que le patron du bar de la Gaieté lui abandonnait pour qu'il ne dormît pas dehors à son âge et par ce temps affreux de début de novembre, allons... j'pouvais pas dire que c'était pas lui, après tout. Pourvu que les autres me retrouvent pas! Qu'est-ce qu'ils m'ont déjà administré comme raclée... S'ils savaient tout, c'en serait fini de toi, Potrac... Faut se planquer.

Il resta deux jours sans quitter sa mansarde. Il se prétendit malade et le père Jean lui monta de la soupe et du vin.

Marthe, la belle fille brune qui s'était juré de venger son homme, comme elle disait, venait continuellement au bar, mais le patron sut être muet en ce qui concernait Potrac.

Seulement Thomas Puick avait tenu parole et, renseigné par Me Blanchard, devenait un habitué du bar. Avec sa casquette déformée, son costume de sport usagé, il ne déparait pas la collection des clients habituels du lieu. Son air ahuri amusait le père Jean qu confia à Marthe :

— En voilà un qui paraît pas très désalé. Dommage, parce qu'un gars de son âge, ça peut servir. Pour moi il cherche à se mettre avec une bande. Encore un gars qui aura fait un sale coup chez un patron et qui est à la cote.

La jeune femme qui voulait absolument retrouver Potrac et savoir si l'homme arrêté pour le crime de Nogent était bien « Monsieur », ce dont elle voulait douter car les journaux n'avaient pas encore réussi à photographier le prévenu toujours sur ses gardes et cachant son visage devant les appareils, espérait décider Thomas à l'aider.

Elle ne manquait pas d'argent en ce moment et pouvait promettre une gentille récompense au jeune garçon.

— Eh là! le type aux taches de rousseur, lança-t-elle un soir de sa table à Thomas, accoudé au comptoir, amène-toi, je t'offre une fine et j'ai à te causer.

Il s'empressa, ravi de faire plus ample connaissance avec une habituée du bar. Avalant son verre d'une lampée bien qu'il détestât l'alcool, il essuya sa bouche d'un revers de main et murmura :

— Si y a du pognon à la clef, je suis là, pour tout ce qu'il faudra. Vous fiez pas à mon air bête ni à ma vue basse. J'ai fait mes preuves. Mais motus là?dessus, c'est mes affaires, pas les vôtres.

— Oh! je te demande rien, va! Si tu es malin, tu peux gagner deux cents balles. Voilà... Y a cent balles pour toi si tu me trouves un nommé Potrac, un petit vieux de soixante berges, mal fringué qui venait ici et a disparu. Y a cent balles encore si tu peux arriver à apercevoir Pierre Marcel, celui qu'on

a arrêté pour l'affaire de la villa Darieux. Tu viendras me dire comment il a le nez fait. T'as pigé?

— Mal, avoua Thomas. Et j'ai une manie, j'aime comprendre. Pour votre Potric... Patroc...

— Potrac, rectifia Marthe.

— Potrac, j'ai pigé. Mais pour l'autre, non... Vous voulez savoir comment qu'il est? Pas besoin de cracher cent balles pour ça, y a qu'à le guetter quand il va chez le juge.

Le nouveau client du père Jean était décidément plus malin qu'il en avait l'air. Marthe le comprit et s'en félicita. Elle se décida même à plus de confiance. Le jeune garçon, elle le voyait, ne l'aiderait qu'à cette condition et elle jugea n'avoir rien à redouter de lui. N'avait-il pas tout intérêt à être son associé?

Elle lui dit donc qu'il lui était impossible de se risquer dans les couloirs du Palais, que, du reste, les complices de son ami lui avaient ordonné de se tenir tranquille. Mais c'était plus fort qu'elle, elle voulait être fixée.

— Tu comprends, mon ami ne m'a jamais rien confié, ni raconté de ses affaires. Ici, à l'hôtel, il se faisait appeler « Monsieur » et j'ignore son vrai nom, même son prénom. Un cachottier, quoi! C'est pas un type à qui on ose désobéir ni qu'on se risque à questionner et j'ai jamais essayé d'en savoir plus long. A quoi bon? On vivait ensemble, il était gentil, généreux. J'en demandais pas plus, bien qu'y s'absentait souvent jusqu'à des deux heures du matin... Mais c'était utile, probable... Et puis y m'en imposait! Un homme si chic, un vrai « monsieur », et habillé comme une gravure de mode. Et beau garçon avec ça! Des cheveux bruns toujours bien coiffés et des yeux!

Thomas avait tressailli en entendant cette description. Soudain, il douta de son flair, craignit d'avoir fait fausse route.

Pierre Marcel aussi était élégant, brun, beau garçon... Lui aussi avait un regard volontaire, une allure qui en imposait. Est-ce que, vraiment, les deux poli-

ciers Bernard et Contet auraient vu juste et pincé le vrai coupable?

— Oui, fit-il tout bas, oui, faut que je voie cet homme-là, moi, et que vous soyiez fixée. Mais pourquoi, si votre ami était de l'affaire, doutez-vous que ce soit lui qu'on tienne? J'ai lu les détails du crime. Le jeune homme en question a été pris sur le fait... alors, pour moi, aucun doute.

— C'est ce que j'me dis aussi. Ses deux copains viennent plus ici, ils m'ont défendu de voir l'avocat, d'écrire à Pierre Marcel. Faut que je me tienne tranquille, qu'ils ont dit... et ça se comprend, ils ont peur pour leur peau, eux, puisqu'on les tient pas encore. Mais voilà... moi, j'trouve drôle que « Monsieur » ait pas trouvé moyen de m'faire parvenir un mot de lui.

— Il est en tôle.

Elle lui jeta un regard un peu méprisant. Quel naïf, tout de même, ce garçon!

— T'as pas encore fait de prison, ça se voit, fit-elle. Lui, qui en est pas à son premier séjour, y connaît les combines pour faire sortir une babillarde. Il est à la coule de tout. Alors qu'y me laisse sécher sans un mot, ça me dépasse. Et puis... et puis... d'après des articles des canards, y fréquentait la haute... des gens rupins. Oh! c'est pas qu'il en était pas capable. On l'aurait pris pour un prince s'il en avait eu l'idée... Mais il habitait l'hôtel, un palace et là on a jamais dit qu'y n'y couchait jamais... Pourtant, puisqu'on habitait ensemble à l'hôtel de la Butte et des Arts, j'suis sûre qu'y passait par ses nuits dans son palace, moi. On s'en est jamais aperçu? T'admets ça?

— Non, parbleu... Vous avez d'autres raisons encore, pour douter?

— Une autre, mais de taille. Je le connais, monsieur... Eh bien, s'il était pris, il nierait pas, d'abord parce que ce serait pas la peine vu qu'on a des preuves contre lui. Il dirait : « Ça va, je suis fait », et y penserait déjà au moyen de s'évader du bagne. Et puis, une troisième chose... Quand Pierre Marcel a donné l'emploi de son temps le jour de l'affaire, il

a dit qu'il avait passé l'après-midi avec ses amis, pas ceux d'ici, des autres, les rupins, et qu'ils s'étaient occupés de leur costume pour le soir, pas? Eh bien, « Monsieur », lui, a pas quitté d'ici, il est resté avec moi jusqu'à sept heures du soir. On a mangé un morceau ensemble à cette place où que j'suis avec toi. T'as qu'à conclure.

Thomas rayonnait! Ainsi ses déductions l'avaient amené à la vérité! L'homme inculpé du meurtre de M. Darrieux était innocent.

Il sentit la nécessité de dissimuler sa légitime satisfaction et bougonna :

— Eh bien, mais, puisque vous croyez que « Monsieur » est en liberté, pourquoi vous en faire?

Elle eut un geste violent qui envoya sur le dallage de la salle son verre vide et, le regard durci, vida son cœur, d'un coup, en phrases brèves sous lesquelles se devinait une haine latente capable de remplacer l'amour si ce qu'elle redoutait lui était confirmé.

— Si c'est un autre qui a été poissé à sa place, il laisse faire et il en profite pour me plaquer, voilà tout! Ou alors il se méfie de moi, ce qui ne vaut pas mieux. Et pourquoi, s'il est libre, me laisse-t-il à l'écart, hein? Il a soupé de moi, alors? Dommage que je sois pas disposée à me laisser faire! Je suis pas du genre de Potrac qui, l'autre jour, quand les deux copains de « Monsieur » sont venus le chercher, tremblait comme une poule qui sent qu'on va lui tordre le cou.

— Ah! ah! Potrac a été emmené par les deux complices... euh, je veux dire les copains de...

— Oh! pas besoin de te reprendre, va, t'avais bien dit, les deux complices. Deux autres dont on sait pas le nom ici. Mon gars, je compte sur toi, dis? Aie-moi les deux tuyaux en question et je te refile deux biffetons. Ça va?

Ravi, Thomas Puick affirma que ça allait très bien et après une poignée de main à Marthe à laquelle il dit son nom « le rouquin », il quitta le café en sifflotant.

VIII

AU POUVOIR DES BANDITS

Thomas Puick n'était pas le seul qui fréquentât le bar de la Gaieté, lieu de rendez-vous de tant de mauvais gars et dont la presse avait parlé comme de l'établissement préféré du meurtrier de M. Darieux.

Journalistes en quête de renseignements pittoresques, agents de la sûreté chargés de rechercher les complices de l'accusé, défilaient devant le bar du père Jean. Bien que celui-ci fut peu bavard, un reporter avait néanmoins réussi à obtenir de lui quelques détails sur la vie de « Monsieur », et Marthe qui passait ses journées dans la salle enfumée du bar avait été désignée comme étant la compagne du redoutable bandit.

C'est ainsi que le *Petit Echo* parla d'elle, de sa réelle beauté de brune, de son attachement au misérable attendant l'heure du jugement. L'article finissait par une critique concernant la police.

« Pourquoi, écrivait le journaliste, laisse-t-on en liberté cette femme qui connaît sans aucun doute le passé mystérieux de l'assassin du pauvre M. Darieux?

« Par elle, cependant, on obtiendrait des précisions en ce qui concerne les deux insaisissables complices. Et cette femme n'a même pas été interrogée! Le juge d'instruction Amiot néglige vraiment trop tout ce qui peut servir la justice et protéger les honnêtes citoyens. »

L'article dut mécontenter le juge. En tout cas, il bouleversa Colette Laurillot.

Depuis qu'elle avait un allié, elle se sentait plus forte mais elle était trop émotive, trop inquiète aussi, pour ne pas songer continuellement aux possibilités de culpabilité de Pierre Marcel.

Moralement sûre de l'innocence de celui qu'elle aimait, elle n'en subissait pas moins l'influence de sa mère qui, s'appuyant sur l'enquête relatée dans les

journaux, répétait continuellement que Pierre Marcel menait de front deux existences. Le jour, il fréquentait ce qu'on nomme les gens du monde. La nuit, il hantait les cabarets louches, buvait avec les malfaiteurs et préparait ses crimes qui lui permettaient de mener une vie de luxe.

— Ma chérie, réfléchis, raisonne... Tu ne sais rien de lui... et le peu qu'on en connaissait c'était un nom qui n'est pas le sien! Tu l'aimes parce qu'il t'a fait croire qu'il t'adorait, mais de tels êtres sont incapables d'aimer une femme comme toi, bonne, douce, pure, et loyale. Il doit avoir une liaison cachée, quelque fille de rien dont il a fait sa complice.

Colette s'indignait sans toutefois pouvoir s'empêcher de se sentir atteinte dans sa confiance aveugle, instinctive, par ces suggestions dont elle reconnaissait en elle-même la logique.

Pierre avait-il vraiment dans sa vie, dans son cœur, un autre amour?

Cette pensée torturait la jeune fille. Si Pierre lui avait menti, s'il ne l'aimait pas comme elle le croyait, il pouvait aussi bien mentir lorsqu'il se disait innocent?

L'article du *Petit Echo* la tortura toute une journée. Si elle avait pu voir Thomas, lui parler, nul doute qu'il n'eût réussi à la rassurer, mais le futur grand détective était à la recherche de « Monsieur » et de ses complices et ne parut pas.

Livreur chez un épicier du quartier, il avait peu de loisirs à consacrer à son enquête et il avait averti sa mère qu'il ne rentrerait pas dîner.

Colette, vers neuf heures du soir, déclara vouloir aller chez son amie Suzanne et Mme Laurillot n'osa pas l'en empêcher. Elle jugea que cette visite pouvait procurer un peu de distraction à la désolée. Mais la jeune fille n'avait nullement l'intention d'aller chez Suzanne.

Elle donna au taxi qu'elle appela l'adresse un peu incomplète du bar de la Gaieté.

— Vous en faites pas, répondit le chauffeur, je connais. Un bistrot d'apaches que l'affaire de la villa Darieux a mis à la mode.

Colette fit arrêter le taxi à cinquante mètres du bar.

— Je vous attends, ma petite dame?

— Non, non, inutile, murmura-t-elle en réglant le prix de sa course. J'ignore combien de temps je resterai dans cet endroit.

Le chauffeur n'insista pas.

La jeune fille, maintenant, hésitait à pénétrer dans ce café dont, du trottoir, on apercevait, à travers les vitres sales, les tables encombrées de verres grossiers, de litres entamés. Quelques voyous, massés dans un coin de l'étroite salle, jouaient aux cartes. Il y avait, dans ce bar, une femme, une seule, appuyée au comptoir, une jolie brune aux traits réguliers.

— Elle! se dit Colette. Ah! je veux savoir, il le faut!

Et elle allait pousser la porte du bar quand deux jeunes gens assez bien mis mais à la figure sinistre la bousculèrent grossièrement pour pénétrer avant elle dans le café du père Jean.

Elle resta donc un instant sur le trottoir, peu désireuse de se heurter une seconde fois à ces deux hommes qu'elle suivit du regard à travers la vitre. Elle voulait attendre qu'ils se fussent installés mais, à sa grande surprise, ils vinrent près de la femme brune à laquelle l'un d'eux parla tout bas.

Colette devina que ces inconnus étaient les deux complices recherchés en vain par la police. Ils se tenaient sur leur garde car ils paraissaient pressés de quitter ce café sûrement surveillé depuis la nuit du crime.

Celui qui avait pris la parole poussa la femme brune devant lui. Son compagnon lança un regard circulaire dans la salle et grommela :

— Ça va, personne d'inquiétant pour le moment, mais filons vite.

Sur le trottoir, ils appelèrent un taxi. Colette, vêtue de sombre, n'attira pas leur attention. Cette petite silhouette frêle ne présentait du reste pour eux rien de bien dangereux... Et pourtant...

Décidée à suivre la femme, à lui parler, à savoir si elle était la compagne de Pierre Marcel, Colette

Laurillot eut la chance d'apercevoir un taxi en maraude et tendant au chauffeur un billet de cinquante francs :

— Suivez l'auto jaune, lui dit-elle. Il y aura encore cinquante francs pour vous si vous y parvenez.

Cette promesse fit son effet. Les deux voitures, l'une suivant l'autre, traversèrent Paris, gagnèrent la porte d'Orléans, errèrent le long des anciennes fortifications, devant d'immenses immeubles en construction. Puis le premier taxi stoppa devant une masure de bois, dernier vestige de cette fameuse zone où vivait, il y a quelques années encore, toute une population miséreuse, parfois redoutable.

— Merci, murmura Colette descendant de voiture et donnant au chauffeur le pourboire promis.

Elle se précipita vers le trio qui allait entrer dans la masure. Le bruit de ses pas fut entendu. Les deux hommes se retournèrent, déjà inquiets, mais la jeune fille, elle, oubliant toute prudence, alla droit à Marthe.

— Je veux vous parler, il le faut!

— De quoi? fit un des compagnons de la belle brune. Allons, Marthe, entre vite... et toi, la blonde, viens aussi... Il faut que tu t'expliques. Tu nous suivais donc?

Indifférente au tutoiement qui l'apparentait à ces voyous, Colette ne protesta pas. On la poussa dans une pièce encombrée de vieux meubles, de malles, et dans laquelle un poêle bourré de bois humide répandait une chaleur suffoquante.

— C'est à Madame que je veux parler, à elle seule, déclara Colette résolument.

— Mais j'vous connais pas, moi. Alors, vous nous avez suivis? Ben, ça peut vous coûter cher, ma petite. Qué qu'vous m'voulez?

— Je veux savoir la vérité. Etes-vous la compagne de celui qui a été arrêté pour le crime de la villa Darieux?

— Frédo, railla un des hommes, Frédo, écoute donc, c'est un béguin à « Monsieur »! On va assister à un règlement de compte entre ces dames. Tordant! J'prends une chaise, moi.

— Idiot, bougonna son compagnon. Cette petite

nous a suivis, elle sait maintenant où on se cache, je ne vois que ça, moi... Alors faut plus qu'elle s'en aille. Comme Marthe doit rester ici, aussi, elles auront tout le temps de s'expliquer.

— Je resterai si je veux, protesta Marthe.

— Explique-lui, Henri, fit Frédo. Moi, je vais à côté.

Il passa dans la pièce voisine. On l'entendit parlementer tout bas.

Henri déclara à Marthe qu'il était indispensable qu'elle restât cachée ici. Après l'article du *Petit-Écho*, la police pouvait décider d'arrêter la jeune femme pour la cuisiner et l'on n'était pas assez sûr d'elle pour courir le risque de la laisser bavarder devant le juge.

— Mais puisque je ne sais rien, que j'suis au courant de rien, gémit Marthe peu désireuse de demeurer près de ces sinistres individus, dans cette masure isolée.

— T'en sais assez pour tout gâcher, riposta Henri. Et puis c'est l'ordre de Monsieur, alors la ferme, ma belle. T'auras c'te petite blonde pour te tenir compagnie jusqu'à ce qu'on décide de vous laisser filer.

— L'ordre de Monsieur? Mais alors vous l'avez vu? Il n'est donc pas en tôle? C'est pas lui, alors, le type arrêté?

— Tu crois qu'on peut pas correspondre avec les copains même quand on est au secret? Pochetée, va!

— En tout cas, je veux avoir des nouvelles de mon ami, moi...

— Et moi, fit Colette, je veux savoir s'il vous aime et si cet amour qu'il semblait éprouver pour moi était une infâme comédie.

— Ah! ah! Mademoiselle est le flirt mondain de Monsieur, alors? ricana Marthe, blême de jalousie. C'est pour toi qu'on m'laissait tomber, hein? Eh bien, je vais te l'arranger, moi, ta jolie frimousse.

Elle bondit sur Colette qui poussa un cri de frayeur. Henri tenta d'immobiliser Marthe, folle de jalousie, mais la jeune femme était robuste et si exaspérée que ses forces s'en trouvaient décuplées.

— Frédo, viens m'aider. Les deux poules vont s'abîmer le portrait, cria Henri.

La porte de communication s'ouvrit brutalement. Colette, terrassée par Marthe, gisait à terre, évanouie. Son front avait heurté dans la chute le coin d'une malle et son visage était inondé de sang.

Deux mains puissantes s'agrippèrent aux épaules de Marthe penchée sur sa victime. Ces mains attirèrent la jeune femme, la forcèrent à se redresser, à se retourner. Marthe, alors, laissa échapper un cri... Elle allait parler mais une des robustes mains étouffa les mots sur ses lèvres et une voix sarcastique murmura :

— La ferme, ma petite. Il y a assez de dégât ici, par ta faute. Ça suffit. Tu resteras planquée près de nous. Quant à cette jeune toquée, il faudra la supprimer. Elle pourrait devenir dangereuse.

C'était la condamnation de Colette. Marthe ne protesta pas. Elle avait retrouvé son calme et aida docilement Henri et Frédo à ligoter la jeune fille inanimée pendant qu'un troisième personnage, celui qui avait séparé les deux rivales, allumait une cigarette à bout doré.

IX

L'ACCUSÉ SE DÉCIDE A PARLER

La disparition inexplicable de Colette Laurillot stupéfia Thomas, mis le lendemain matin au courant de l'aventure. Mme Laurillot, folle d'inquiétude, mais ne se doutant nullement de la vérité, redoutait un suicide et avait alerté la police.

La jeune désespérée s'était-elle jetée à l'eau ou sous une auto? Aucun commissariat de police ne signalait un accident qui pût concerner Colette, et

la pauvre femme, en désespoir de cause, se rendit chez Me Blanchard, l'avocat de Pierre Marcel.

Colette avait pu rendre visite au défenseur de celui qu'elle aimait et l'avocat pourrait peut-être renseigner la malheureuse mère.

Thomas avait eu la même pensée et se trouvait dans le bureau de Me Blanchard lorsque Mme Laurillot se fit annoncer.

Le jeune détective-amateur se jugeait responsable de la disparition de Colette. Selon lui, la petite, impatiente et si tourmentée, avait voulu, elle aussi, se livrer à une enquête et tout était à redouter de cette initiative.

Me Blanchard, auquel Thomas avait conté ses projets et son accord avec Colette, décida qu'il fallait mettre la maman de la jeune fille au courant.

— Bon, allons-y, fit Thomas résigné, mais Mme Laurillot en parlera à la mienne, de mère, de mon enquête et... qu'est-ce que j'vais prendre en rentrant! Moi qui ai raconté que mon patron me gardait pour ranger des marchandises, je serai traité de tout et le reste. Maman n'croit pas en ma vocation et me met des bâtons dans les roues tant qu'elle peut. Ah! ça va être gai pour moi, à la maison.

Mme Laurillot, qui traitait le fils de sa concierge en gamin tout juste bon à monter le courrier, s'étonna quand elle sut la mission donnée par Colette à Thomas. Sa fille avait donc été assez insensée pour espérer un résultat?

— Ne dites pas cela, madame, protesta l'avocat. Thomas Puick qui m'a expliqué sa façon de juger l'affaire de Nogent, m'a paru fort capable d'éclaircir ce mystère. Il a le don d'observation, de la logique et la persévérance nécessaire pour faire un parfait policier. Ayant, moi aussi, sérieusement examiné l'énigme de la villa Darieux, je retiens de ce que ce jeune garçon m'en a dit deux choses essentielles... D'abord le fait que le témoin Potrac fut frappé par les complices avant son interrogatoire et vraisemblablement menacé s'il n'obéissait pas. Or obéir ne pouvait pas être de reconnaître formellement comme le coupable l'homme arrêté... à moins que cet homme

ne fût pas le vrai coupable. Deuxième point... la disparition de votre fille, madame! Thomas affirme qu'elle ne s'est pas tuée, car elle aime profondément mon client et s'était fait un devoir de le sauver. Elle n'avait encore aucune raison de désespérer. Mais un journal a parlé d'une femme, la compagne de « Monsieur », surnom sous lequel l'assassin est connu au bar de la Gaieté. Voulant avoir la preuve que Pierre Marcel n'était pas cet individu, la jeune fille a pu commettre l'héroïque imprudence de se rendre hier soir au bar en question... et puisqu'elle n'en est pas revenue, c'est qu'on a intérêt à l'en empêcher.

— Et cet intérêt, reprit Thomas, prouve que je voyais juste! Mlle Colette aura eu la preuve que « Monsieur » et Pierre Marcel ça faisait deux et les bandits de l'affaire de Nogent ont jugé urgent de la séquestrer. La preuve de l'innocence de votre client est faite, maître Blanchard. Faut pas oublier les quatre marques différentes de pas, preuve qu'il y a eu quatre hommes dans la chambre du crime, trois coupables et un innocent.

— Ma fille est perdue, elle, sanglota la mère, indifférente au sort de l'inculpé.

— Perdue, non, car je me charge de la retrouver, assura Thomas, auquel ses premiers succès donnaient une assurance réconfortante.

L'avocat éteignit cet enthousiasme en faisant observer au jeune détective qu'il fallait à la justice des preuves indiscutables, ce que l'on n'avait pas encore. Quant à retrouver Colette... on ne pouvait guère compter que sur la police.

— Elle arrivera trop tard, comme toujours, bougonna Thomas. Mais je suis là, je suis un peu là, même, et vous le verrez, maître Blanchard, car je vous aurai la preuve. Chez le père Jean, personne ne se méfie de moi et Potrac, que le patron du bar connaît, me mettra sur la voie.

Me Blanchard, ayant un peu calmé la mère de Colette, lui conseilla de rentrer chez elle. Après le départ de la pauvre femme, il se rendit à la prison de la Santé et fit venir son client au parloir des avocats.

— Mon ami, lui dit-il, dès que Pierre Marcel fut laissé seul en face de son défenseur, vous avez jusqu'ici refusé de vous défendre, vous vous condamnez volontairement en vous obstinant à taire un passé qui, pourtant, ne peut pas être aussi terrible que ce qui vous menace... Vous étiez libre d'agir ainsi puisque vous étiez seul en cause, mais maintenant c'est différent. Les bandits du crime de Nogent ont enlevé Colette Laurillot, elle est en leur pouvoir. Ne m'aiderez-vous pas à délivrer la pauvre enfant?

Ces derniers mots épouvantèrent le jeune homme. Me Blanchard lui expliqua comment Colette avait pu tomber aux mains des misérables.

— Elle vous aime, elle croit fermement en votre innocence, elle voulait trouver la preuve de cette innocence et elle payera peut-être de sa vie cette imprudence héroïque... Aidez-moi, aidez-nous... Si vous savez quoi que ce soit concernant ces hommes, si vous connaissez leur repaire, parlez!

Très bas, douloureusement frappé par ce nouveau coup du destin, Pierre Marcel balbutia :

— J'ignore tout de ces misérables... et j'en arrive à regretter de ne pas être leur chef puisqu'alors je pourrais user de mon influence sur eux pour leur ordonner de libérer leur prisonnière.

— Vous ne connaissez pas une certaine jeune femme brune nommée Marthe?

— Non, maître.

— Excusez-moi, fit l'avocat tendant la main au malheureux. Je doutais encore hier de vous, mais c'est fini. J'avais deviné votre amour, je vois votre douleur et je sens que si vous étiez cet homme que ses complices appellent « Monsieur » et qui, étrange coïncidence, est élégant, brun et grand comme vous, vous ne seriez pas si effrayé de savoir Colette Laurillot en leur pouvoir. Mais alors il faut parler, Pierre... tout me dire pour que j'y voie clair, enfin, que je puisse agir, forcer la police à des recherches nouvelles. Votre silence ne s'expliquerait que si vous étiez l'assassin.

Alors Pierre Marcel parla... bien qu'il avouât ne

pas croire que ce passé dévoilé pût influencer ses juges, le jour du procès.

Son histoire était un lamentable récit d'un pauvre enfant abandonné à sa naissance sur la voie publique.

Recueilli par l'Assistance Publique qui l'éleva et lui donna le nom de Pierre Marcelin, il avait grandi sans tendresse, sans ces joies si nécessaires à l'enfance et cela avait donné à ce sentimental, cachant son besoin de tendresse, comme une faiblesse dont on pourrait rire, un masque d'indifférence ironique.

A quinze ans, l'administration l'avait placé en Normandie, chez un fermier. Il était en âge de gagner son pain.

On le lui fit durement payer. Accablé de besognes trop dures pour lui, mal nourri, battu chaque fois que le maître était ivre, ce qui arrivait au moins cinq jours sur sept, Pierre Marcelin, affamé et devenu haineux, avait un soir volé un fromage.

Fureur du fermier qui avait décidé d'écrire à l'administration pour qu'on le délivrât de ce voleur.

Alors le petit avait eu peur! Il connaissait la rigueur des règlements des maisons de correction, il pensa à son triste passé, à l'avenir qu'on lui réservait dans cette société où il serait toujours considéré comme un paria et déjà las de l'existence à seize ans, s'était enfui dans la nuit, bien décidé à se jeter à l'eau.

Il avait gagné le bord de la Seine, retiré sa veste en haillons, posé à terre près d'elle le livret de l'Assistance Publique qui constituait tout son état civil... et il avait regardé le fleuve noir.

— Seulement, fit tout bas Pierre Marcel, que l'évocation de ces souvenirs torturait, au moment de faire le définitif plongeon dans la Seine, le courage m'a manqué... et je me suis sauvé, droit devant moi, loin de la ferme où j'avais été si malheureux.

« J'étais intelligent, travailleur. C'était le printemps et je trouvai à m'employer çà et là. Ma jeunesse, mon visage ouvert, plaidaient en ma faveur et comme on ne me gardait que quelques jours dans chaque ferme, je pus éviter les questions de la gendarmerie.

« Deux mois après, je lus dans un journal qu'un pupille de l'Assistance Publique, placé dans une

ferme, s'était suicidé. Son livret de sans-famille et sa veste trouvés sur la berge indiquaient que le pauvre enfant s'était noyé.

« J'étais donc légalement mort et je m'en suis réjoui alors, car je pouvais me croire libre. Je l'étais si bien que je n'eus pas de service militaire à faire, on n'appelle pas un mort sous les drapeaux. Si j'avais tenu à remplir mes devoirs militaires, il m'eût été impossible de le faire.

« Depuis, j'ai vécu sans état civil, affublé d'un titre qui inspirait confiance, tirant du jeu l'argent nécessaire à mon existence, car j'avais vite été las de ma situation de valet de ferme et lorsque la chance me permit d'acheter des habits convenables, je compris qu'avec de l'audace, de l'élégance et un titre, on voit s'ouvrir devant soi toutes les portes...

« Voilà tout ce que je voulais cacher à ceux qui me traitent de meurtrier car, devant la loi, je suis un déserteur. De plus, un ancien pupille de l'Assistance Publique est facilement accusé de tous les crimes. Il semble naturel qu'étant sans famille, on soit sans honneur. Mon passé sera une preuve de plus contre moi pour le juge d'instruction... mais que m'importe maintenant? Ce qui seul compte, c'est de sauver Colette, car voyez-vous, maître, Colette est tout ce que j'aime ici-bas. Elle seule eût été capable de me faire regretter mon existence d'aventurier... Pour elle seule, j'aurais été capable d'essayer de devenir un homme comme les autres, de travailler...

« Je suis innocent du crime de la villa Darieux et, hélas, je ne peux donner aucun renseignement concernant les vrais coupables. Que vont-ils faire de cette pauvre enfant?

— On la sauvera, affirma Me Blanchard, satisfait... car moi, défenseur d'un homme injustement accusé, je vais enfin pouvoir rechercher les trois misérables. Je n'avais pas osé le faire jusqu'ici par crainte de produire devant la justice de nouvelles preuves contre vous. A présent, c'est différent. Courage, ami. Moi et un certain Thomas Puick qui sera un fameux détective, nous vous rendrons et la liberté et votre fiancée!

X

LA MAIN QUI TUE

Dans la masure de la porte d'Orléans, la vie s'y organisait. Marthe, maintenant calmée, heureuse aussi, contemplait le grand garçon brun, élégant, dont le visage aux traits réguliers gardait même au repos une expression d'énergie farouche, de cruauté aussi.

— Contente, hein, Marthe, plaisanta Henri, que « Monsieur » ne soit pas en tôle? Ah! on a une fière chance que ce soir-là, un fou se soit fait poisser, poignard en main.

— Tu parles, reprit Frédo. Nous, on s'était planqué dans le fond du couloir du premier étage. Sans cette bande d'écervelés venant dîner sans invitation chez Darieux, les policiers nous cherchaient et nous trouvaient. On était « faits »..., et « Monsieur » y coupait pas du verre de rhum, de la cibiche et de la petite promenade avec Deibler.

— A cause de cette crapule de Potrac qui nous avait donnés. Ah! il a de la veine aussi, lui, qu'on ait arrêté ce Pierre Marcel, sans ça on zigouillait Potrac au lieu de lui administrer une raclée. Mais vivant, il nous était plus utile que mort, puisqu'on l'a forcé à aller reconnaître Pierre Marcel comme le chef qui avait préparé l'affaire de Nogent.

Marthe, souriante, approuvait, trouvant tout bien et beau puisqu'elle était près de celui qu'elle aimait. Monsieur, lui, restait indifférent, lointain... et la jeune femme lui ayant reproché doucement sa froideur, il éclata, violent selon son habitude.

— Ton amour? Parlons-en, il sera cause qu'on finira par être poissés, à cause de cette petite qui t'a suivie ici. Heureusement que je ne suis pas manchot.

Il leva sa main droite, une main énorme, puissante, aux doigts noueux, la main qui avait poignardé sans

hésitation le pauvre Darieux. Monsieur était fier de sa main qui, disait-il parfois, l'avait débarrassé de bien des gêneurs.

Marthe regarda la jeune fille dont les chevilles et les poignets étaient soigneusement ligotés. Un peu de pitié lui vint pour cette enfant si frêle, cette vaincue qui allait mourir.

— Sois chic, chéri, laisse-la donc. Pour le moment elle ne peut pas nous échapper et quand nous partirons d'ici, elle ne sera plus à craindre.

Mais Monsieur avait des principes avec lesquels il ne transigeait jamais. Selon lui, les morts seuls savent garder un secret.

— Voyons, reprit la jeune femme, ne fais pas le méchant! Que veux-tu que la môme dise sur toi? Elle sait même pas que tu existes. Regarde-la, depuis hier, elle est à moitié morte de peur.

Pour l'amadouer, elle déboucha une bouteille de vin rouge et emplit quatre verres traînant sur la table. Frédo et Henri, indifférents au sort de Colette, trinquèrent bruyamment.

— Qu'en dites-vous, les gars? leur demanda Monsieur. Cette petite doit-elle être supprimée oui ou non? Cela vous regarde aussi, car, ne l'oubliez pas, si j'étais pris, vous ne tarderiez pas à venir me rejoindre en tôle.

— Si qu'on tirait à la courte paille? proposa Frédo. La môme est jolie et ce sera dommage... mais quoi? Faut penser à sa sécurité. Les poulets ont perdu notre trace... Faut pas risquer de la leur faire retrouver.

— D'accord, reconnut Henri. Zigouiller la belle, c'est le boulot de Monsieur et j'y vois pas d'inconvénient, seulement, quoi qu'on fera du corps, après? Si on est forcé de rester ici encore une ou deux semaines, j'tiens pas à y vivre en compagnie d'un cadavre, moi. Comme rigolade, j'préfère autre chose.

— Oh! Henri a raison, gémit Marthe, tu ne vas pas nous imposer le voisinage d'une morte? Moi, je l'supporterais pas, j'ai une frousse des morts, que c'est pas croyable.

Ils s'étaient assis autour de la table, vidant le litre

de vin, fraternellement. Ils ne s'aperçurent pas que Colette sortait de sa torpeur. Trop faible encore pour comprendre l'horreur de sa situation, la malheureuse, immobile, les membres enkylosés, avait ouvert les yeux et, inspectant la pièce misérable, essayait de rappeler ses souvenirs, déjà vieux de vingt-quatre heures.

— Puisqu'elle te connaît pas, chéri, reprit Marthe, puisqu'elle croit que c'est le type qu'est en tôle à ta place que j'aime, y a qu'à la laisser dans c't'idée-là. Je me charge de la garder, moi, et j'te garantis bien qu'elle bougera pas. Mais la tuer! Ah! vrai, ça me fend l'cœur... Son Pierre Marcel sera sûrement condamné. Qu'est-ce que tu crains? Personne te soupçonne, va!

— Imbécile, bougonna « Monsieur ». Que Potrac soit cuisiné à nouveau et dise la vérité et nous sommes perdus! Encore un qu'il faudra que je supprime. J'aurais dû emporter le poignard avec lequel j'ai tué Darieux c'était une arme épatante... Il est vrai que si je l'avais emportée, on n'aurait pas surpris Pierre Marcel avec ce poignard à la main et la police aurait remué tout Paname pour nous poisser.

Colette écoutait depuis quelques instants et la lumière se fit enfin dans son esprit. Elle était au pouvoir des complices du meurtrier et ce meurtrier, c'était ce troisième individu dont elle ne pouvait voir que le dos, les épaules larges, les cheveux bruns.

Alors, triomphante malgré ses membres ligotés, son front blessé, elle cria dans sa joie :

— Ah! je savais bien, moi, qu'il était innocent!

Immédiatement, elle comprit son imprudence... Trop tard!

Se levant d'un bond, « Monsieur » avait pris son revolver dans sa poche et bougonnant à l'adresse de ses complices un « elle se taira » impératif, visa l'infortunée toujours étendue à terre qui, voyant venir la mort, ferma les yeux en gémissant.

Dehors, contre la masure, une voix enrouée chanta un refrain populaire.

— Minute, « Monsieur », conseilla Frédo... On pourrait entendre. C'est sans doute le veilleur de nuit de

l'immeuble en construction qui fait sa ronde. Dans dix minutes, il aura regagné sa cagna.

Colette gémissait toujours. Henri dénoua son foulard et en bâillonna la pauvre enfant. Un silence lourd plana dans la pièce fumeuse... coupé par la voix du chanteur :

« Nous avons bien rigolé...
« Avec les pompom... avec les pompiers... »

— J'ai la frousse, fit Marthe, qui gagna la porte.

« Monsieur » courut à elle, lui saisit le bras.

— Tu veux donc nous faire pincer? Le veilleur de nuit croit que Frédo vit seul ici. Pas la peine de se faire voir.

Mais le fameux veilleur, exceptionnellement, s'obstinait à rester devant la masure. Il chantonnait toujours et ce refrain joyeux rendait plus sinistre encore cette pièce mal éclairée par une ou deux bougies enfoncées dans des goulots de bouteille.

Colette gémissait-elle encore? Le foulard mis en bâillon étouffait en tout cas ces plaintes affreuses d'un pauvre être condamné à mort.

Sa main criminelle toujours crispée sur le browning, Monsieur grogna, exaspéré :

— Il faut en finir, et vite! Si cet idiot de veilleur ne fiche pas le camp tout de suite, je le descends le premier. Du reste, comme il faudra porter loin d'ici le cadavre de la môme, la présence de ce type-là serait gênante.

— Descendre le veilleur? balbutia Frédo... et la petite blonde? C'est dangereux, ça... Si on était pris et qu'il faille payer tout ça, ça coûterait gros. Réfléchis, Monsieur... Comme complices, on écoperait salement aussi, nous.

Ils étaient tous trois aux aguets derrière la porte. « Monsieur » haussa les épaules et garda le silence. D'un geste impérieux, il ordonna ensuite aux deux autres de porter Colette dans la pièce du fond. Marthe les y suivit, défaillante, livide...

Le veilleur de nuit, qu'on devinait appuyé contre la masure dans la rue déserte, grogna : « Sale tabac »,

puis entonna une autre rengaine. « Monsieur », rageur, marmonna : « Tout son répertoire va y passer. »

Colette, à demi étouffée par le bâillon atrocement serré, n'avait pourtant pas perdu sa lucidité d'esprit. Elle se sentait condamnée sans appel et pensa :

« Mourir quand je me sais aimée et que je le sais innocent! Mourir sans avoir pu dire la vérité à quelqu'un qui puisse le sauver! »

Le redoutable trio était revenu dans la pièce de devant et Marthe se tenait maintenant près de son ami..., mais que pouvait la jeune fille ligotée, affaiblie? Son regard se leva vers une étroite lucarne dont les carreaux cassés avaient été remplacés par une feuille de gros papier.

Et soudain...

Si elle avait pu crier, elle l'eût fait tant ce qu'elle vit la surprit... Sans bruit, la feuille de gros papier venait de se soulever, une main, un bras se tendirent vers la pauvre enfant qui rampa du côté de cette lucarne, réussit à se redresser...

Maintenant, un autre carré de papier était arraché et Colette put distinguer le visage de son sauveur...

Thomas Puick, car c'était lui, vit les liens immobilisant les frêles poignets, le bâillon... et comprenant que la pauvre enfant ne pourrait pas se hisser jusqu'à lui, ouvrit du dehors le verrou de la lucarne, sauta dans l'étroite pièce, coupa les cordes meurtrissant la chair délicate, dénoua le foulard... et murmura :

— Surtout pas un cri, pas un mot...

Il l'avait saisie par la taille et la souleva vers la lucarne. Un coup de feu éclata... un cri... Une porte s'ouvrit... Un corps fut attiré dans la première pièce et la voix métallique de « Monsieur » lança :

— Nom de nom! c'est Potrac... La vieille canaille nous épiait. Il faut filer d'ici...

La détonation avait fait tressaillir Colette dont le corps s'alourdit. Thomas se sentit incapable de porter la jeune fille, de la hisser avec lui vers la lucarne et, résolument, poussant Colette derrière lui, fit face à la porte de communication qu'on venait de pousser d'un coup de pied rageur.

— Ah! ah! ricana « Monsieur », braquant son revolver sur les deux jeunes gens, on allait me brûler la politesse! Hein, c'est Potrac qui a mangé le morceau... Il m'a payé sa trahison. A vous deux, maintenant!

— Un moment, riposta Thomas avec un calme qui surprit le misérable au point de l'empêcher de tirer. On a à causer ensemble.

La tenue de Thomas, son allure volontairement canaille, déroutèrent les trois bandits. Frédo murmura qu'on pouvait toujours causer, en effet.

— Ça va, consentit « Monsieur ». Du reste, je veux que ce gamin m'explique sa présence ici et celle de Potrac... Tu es de la Rousse?

— Oh! protesta Thomas... j'ai jamais vu des flics de mon âge, moi. C'que j'voulais, c'est la demoiselle, à cause de la récompense. Dame j'suis raide comme un passe-lacet, Potrac l'était aussi, alors on a accepté de venir la délivrer. Mais si vous autres et moi on s'entend pour le prix... j'abandonne.

Colette, appuyée contre le mur et protégée par Thomas qui restait devant elle, comprit que le jeune garçon essayait de gagner du temps. Qu'espérait-il donc?

— Des conditions? railla « Monsieur », mais mon petit, tu es en mon pouvoir et j'ai une balle pour toi. Excellent moyen de sortir de la mouise et de n'y plus retomber. Seulement, avant, la vérité, hein?

Thomas, toujours aussi calme, riposta :

— Pourquoi que je parlerais puisque de toutes façons, je serai tué? J'aime pas causer pour rien, moi.

— J'ai un excellent moyen de faire parler les obstinés... Frédo, Henri, attachez-moi ce garçon et déchaussez-le. On lui grillera un peu la plante des pieds, c'est un moyen démodé mais les vieilles recettes sont les meilleures et la douleur empêche les gens de mentir. Dépêchez-vous, vous autres. Il faut savoir si Potrac et ce jeune fanfaron ont bavardé et averti la police.

Colette, affolée, cria au secours, mais sa voix était faible et Frédo lui assura que crier n'avançait à rien. Le quartier était désert à cette heure.

— Le veilleur de nuit doit être dans sa cagna et

sa bravoure ne le fera jamais accourir du côté où on crie au secours, ajouta-t-il. On va pouvoir travailler en paix.

— Laissez donc, mademoiselle, fit Thomas, dont le calme était admirable. Pour me griller les pieds il faudrait un autre fourneau que celui-là! Il tire pas fort.

— T'en fais pas, menaça Henri, on va ranimer le feu...

« Monsieur » avait pris des cordes dans une malle et aidait ses complices à ligoter le jeune garçon. Marthe, atterrée, s'était agenouillée près du cadavre de Potrac et, tremblant de tous ses membres, contemplait le visage du mouchard dont les yeux ouverts semblaient vouloir dénoncer encore...

Colette, faisant face à l'autre pièce dont la porte était restée ouverte, fut la seule à voir entrer, silencieux, redoutables... armés... quatre inconnus.

— Haut les mains, bande d'assassins, hurla l'un d'eux braquant son revolver dans la direction de « Monsieur » qui, lui, avait posé son arme sur la table pour ligoter Thomas.

L'homme fit volte-face, étendit sa main meurtrière vers son browning, mais comprit immédiatement l'inutilité de ce geste.

Ses deux complices avaient tiré de leur poche un couteau à cran d'arrêt. Eux aussi comprirent vite que toute résistance était inutile. Frédo, lâche devant le danger, bégaya :

— Je n'ai pas tué, c'est pas moi...

— Ni moi, assura Henri, en laissant tomber son couteau.

— Contet, lança Bernard, visant toujours « Monsieur », passe donc les menottes à ces deux-là... Quant à toi, crapule, je vais m'offrir le plaisir de te mettre une paire de bracelets qui t'attend depuis longtemps... Je te reconnais... Tu es Bagnol, l'assassin de la rentière de Saint-Cloud et du fermier de Montfermeil. On possède tes empreintes digitales et tu n'y couperas pas...

— Assez, ordonna « monsieur » sèchement. Fais-moi grâce de tes railleries. Je suis fait, je payerai...

Mais dis donc, idiot, ajouta-t-il pendant que Bernard lui mettait les menottes... c'est pas toi ni l'ineffable Contet qui m'avez dénichés, hein. Vous n'êtes pas assez forts pour ça! Alors qui?... On a des as à la P. J., maintenant?

Colette avait ramassé le couteau de Frédo et coupait les liens de Thomas pendant que les deux autres policiers maîtrisaient Marthe en proie à une affreuse crise nerveuse. Bernard regarda un instant le futur grand détective qui agitait les bras et les jambes pour leur redonner leur souplesse, puis il avoua :

— Je te présente Thomas Puick, Bagnol. C'est à lui que tu devras d'éternuer dans le panier à son. Un as, ce petit, pas vrai, Contet? Tu as abattu Potrac parce que tu t'es cru trahi par lui, ce qui prouve que tu baisses bigrement, mon pauvre Bagnol! Potrac venait t'avertir que tu étais découvert et serais arrêté à l'aube... Oui, une idée de Thomas qui l'avait dénichè chez le père Jean et a su lui inspirer confiance au point que Potrac n'a pas hésité à le conduire ici. Nous, on a suivi le mouvement, parbleu! Potrac a chanté croyant que l'un de vous se déciderait à sortir... Tactique indiquée par Thomas qui jugeait prudent de sauver la demoiselle avant qu'on entre... Une balle est si vite partie... Potrac, en confiance, a tout raconté à Thomas, naturellement, et j'ai idée que lorsqu'on ouvrira ces vieilles malles on retrouvera les statuettes volées à Darieux.

— Comme tu dis, railla « Monsieur ». Je n'ai qu'un regret c'est de n'avoir pas abattu ce Thomas Puick comme j'en avais d'abord eu l'intention. Ça lui aurait appris le danger de faire le détective-amateur.

— Bagnol, tu as la main trop prompte, fit Tromas, et, tu vois où ça te conduit. L'idiot, c'est toi... Les bandits se font toujours prendre, tôt ou tard et s'ils réfléchissaient un peu plus ils se diraient que leur métier ne vaut rien. Des brutes, voilà ce que vous êtes, rien de plus... Allons bon, Mlle Colette se trouve mal!

En effet... Tout danger disparu, les coupables arrêtés, la jeune fille s'évanouit.

Un coup de sifflet fit accourir cinq agents qui

emmenèrent les trois misérables et Marthe maintenant docile, résignée.

Contet, avec des soins infinis, porta Colette dans un taxi proche.

Dans la masure, la lueur tremblotante des deux bougies, deux agents policiers, restés en faction, gardaient un mort, Potrac, tué d'une balle en pleine poitrine.

EPILOGUE

— Libre enfin, mon ami, murmura Me Blanchard à Pierre Marcel qui venait de franchir en sa compagnie la porte de la prison de la Santé. Heureux homme, le bonheur vous attend.

— Ce bonheur est impossible, maître, je n'ai pas le droit d'oublier mon passé. Je suis un homme sans nom, un déserteur...

— Tout cela s'arrangera, le juge Amiot vous doit bien cela et vu les circonstances qui vous poussèrent, non à vous refuser vos devoirs militaires, mais seulement à les éviter à cause d'un acte de décès trop hâtivement dressé, vous serez autorisé à faire votre service militaire en octobre prochain. D'ici là, vous avez tout le temps de vous marier.

Pierre Marcel allait protester encore, rappeler qu'il était un enfant abandonné, qu'il restait sans fortune, sans situation... L'avocat le poussa vers une auto dont la portière s'ouvrit. Colette sauta à terre et, allant vers le jeune homme, lui prit la main.

— Pierre, vous n'êtes plus sans famille, vous avez une fiancée et maman sera votre mère. De plus, Henri Rivoire qui cherche un directeur vous réserve ce poste. Je serai Mme Marcelin, Pierre, parce que... parce que je vous aime, ajouta-t-elle en rougissant.

— Et aussi, fit Mme Laurillot installée dans la voiture, parce qu'elle l'a bien mérité, son bonheur! Monsieur Pierre, embrassez-moi et ne faites pas l'orgueilleux. L'orgueil, c'est une attitude pour les gens malheureux. Désormais elle vous sera inutile...

Pierre était monté près de Colette qui tenait le volant. L'avocat prit place près de Mme Laurillot. La jeune fille appuya sur le démarreur, la voiture partit vers le boulevard Arago.

— Ah, chère, chère Colette, balbutia Pierre ému, comme je vous aime! J'accepte le don de votre cœur, j'accepte la situation qu'on m'offre et je vous promets de n'avoir plus qu'un but, votre bonheur!

— Moi aussi, ce sera mon seul but, mon ami...

— Et vous savez, lança Mme Laurillot, je veillerai à ce que vous soyiez sérieux, les amoureux... Plus de surprises-party... ni de folies de ce genre.

— Oh, soyez tranquille, assura Pierre gaiement, j'ai horreur des surprises-party... Elles finissent trop mal.

— Si mal, vraiment? fit Colette, coquette.

— Euh, je veux dire... Cela aurait pu finir mal, mais une bonne fée veillait et aussi, je ne l'oublie pas, un bon génie du nom de Thomas Puick. J'ai hâte de remercier ce brave garçon.

— Il viendra ce soir parce qu'en ce moment il doit rouler en triporteur pour livrer de l'épicerie aux clients de son patron. Oh, cela ne durera plus bien longtemps. Bernard, le policier, le prend avec lui dans quelques mois. Pour Thomas, la surprise-party de Nogent aura eu des conséquences heureuses. Mme Puick, enfin convaincue, ne doute plus de la vocation de son fils qui, elle le proclame dans tout le quartier, sera un jour le plus grand détective du monde.

FIN

Lisez jeudi prochain :

Sous le signe du serpent

ROMAN POLICIER INEDIT

par FRANCK ROMANO

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 18-8-36

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0 fr. 75

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.30 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(*Made in France*)